

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDICTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10° — Téléphone : BOTZaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

LE PATRONAT DECLARE LA GUERRE...

MAIS LE PROLETARIAT VAINCRA !

Oui, il y a du changement depuis juin 1936. La Grande Peur patronale est passée, bien passée. Il est loin le temps où les patrons sortaient l'oreille basse de l'Hôtel Matignon, heureux de s'en tirer avec cet abandon de privilèges que furent l'octroi des 40 heures, les congés payés, les contrats collectifs. On eût pu leur demander davantage et ils eussent tout accordé, tant le soulèvement gréviste avait brassé jusqu'en ses plus grands fonds la masse ouvrière.

C'est là que la première faute a été commise. Et quand nous disons faute... Il eût fallu pousser le mouvement jusqu'au bout et arracher au patronat non pas seulement des améliorations immédiates, mais la garantie matérielle que ces améliorations ne pourraient être reprises. Il fallait imposer l'échelle mobile et amorcer au moins le contrôle ouvrier. Seulement, on n'avait pas confiance dans la capacité de la classe ouvrière. Il y eut des militants de « l'état-major » — et non des moins démagogiques — qui doutaient... qui préféraient et qui admirèrent l'arbitrage obligatoire.

Et puis le deuxième acte a commencé. Messieurs les « fils du peuple », messieurs les ministres de l'Intérieur, messieurs les guides géniaux ont déclaré « qu'il fallait savoir terminer une grève », d'autres ont même reconnu l'illegalité des occupations d'usines — eux socialistes, qui sont censés poursuivre l'abolition du salariat ! — et ajoutèrent qu'ils feraient régner l'ordre « par tous moyens appropriés ». On a eu un échantillon de leur savoir faire à Clichy, où cinq morts ouvriers et des dizaines de blessés connurent un soir de mai l'odieuse duperie du mot d'ordre « la police avec nous ! » Comme si la police n'était pas toujours et partout avec les plus forts !

Le troisième acte est commencé et les premières scènes n'annoncent pas une finale très brillante. Les rôles sont renversés.

C'est le patronat maintenant qui attaque, et qui attaque en force. Dame ! Il peut aller, il a le gouvernement de Front Populaire avec lui. Ledit gouvernement lui prête l'appui de l'armée — l'armée du peuple si chère à Thorez...

M. Daladier — jacobin en carton massif — utilise « nos p'tits soldats » à faire les jauges. Et il se trouve des dirigeants de Fédérations syndicales pour estimer que c'est très bien ainsi.

Pour ne pas nuire à la diffusion de la presse ouvrière, la Fédération des transports a autorisé les ouvriers des messageries à continuer leur travail à côté des soldats transformés en briseurs de grève. Ah ! le souffle républicain ! Dans l'alimentation, c'est pareil. Il ne fallait pas que la trêve des confiseries et autres marchands de volailles, lui brisée au bénéfice de ces grévistes de mauvais goût qui ne comprennent décidément jamais rien à l'intérêt national.

Ce n'est pas tout. Chez Goodrich, c'est manu militari qu'on tente d'expulser les grévistes et si le mauvais coup échoue, c'est parce que la solidarité ouvrière s'organise spontanément en dehors des dirigeants.

Nous savons à quel point il est aisé d'avoir les chefs d'organisations syndicales par les mille moyens dilatoires que possèdent les gouvernants. Et nous savons aussi à quel point l'arbitrage multiplie ces procédés de dilution. Nous savons aussi que nombre de dirigeants syndicaux, inféodés aux partis politiques, ont peut-être toutes les qualités pour siéger à la Chambre, mais manquent des plus élémentaires caractéristiques du vrai syndicalisme qui sont l'indépendance d'esprit et la foi dans la classe ouvrière.

Ne nous étonnons qu'à moitié, après cela, de voir un mouvement syndical, fort de 5 millions d'adhérents, ne pouvoir imposer sa volonté aux exploités.

Ceux-ci auraient tort de se gêner ! Et ils ne se gênent pas. L'opposition passive elle-même ne leur suffit plus. Ils passent eux aussi à l'action directe. On connaît le cas de la biscuiterie Gondolo, où le patron a fait occuper son usine par 2 ou 300 membres des organisations fascistes !

Dans les conflits qui inévitablement vont surgir de la nouvelle poussée de vie chère que promet l'augmentation massive des transports, verra-t-on la guerre sociale prendre une forme de violence physique où interviendraient contre les ouvriers : fascistes, flics, et, qui sait ? l'armée ?

Ce qui est sûr, c'est que la bourgeoisie multiplie les provocations exactement comme si elle cherchait le coup dur. La décision du Conseil municipal de réduire à une aumône de 50 francs le rajustement des traitements, alors que le coût de la vie, d'après les indices officiels a bondi depuis un an de 40 %, n'est-il pas une provocation odieuse ?

Les travailleurs, acculés à la lutte, sont

prêts à relever le défi. Déjà, les fonctionnaires municipaux ont passé à l'action. Leur mouvement est double : d'une part, solidarité avec les travailleurs des transports ; de l'autre, défense de leurs conditions de vie déjà misérables.

Le prolétariat tout entier, devant la menace grandissante que fait peser sur lui la bourgeoisie se rappellera que celle-ci ne comprend qu'un argument : la force. Il mettra toute la sienne en ligne pour assurer sa victoire.



Pour votre "lib"

La semaine prochaine, le numéro du *Libertaire* sera porté à 0 fr. 75. Nous avons exposé les raisons de cette augmentation à laquelle nous ne nous sommes résolus qu'à la dernière extrémité. Elle sera à peine suffisante à combler les augmentations incessantes que nous subissons. Que chacun redouble d'efforts pour intensifier la diffusion de l'arme essentielle de la propagande anarchiste : le *Lib* !

ATTENTION !

Pendant une semaine encore les abonnements sont à l'ancien tarif. (Voir en 2^e page)

NOTRE CHEMIN

Dans un récent article, j'ai insisté sur la valeur des théories, sur le besoin de remonter aux sources, de connaître tout le contenu des idées anarchistes en lisant nos auteurs, en étudiant ce qui a été créé avant nous, avant que nous naissions ou que nous arrivions à notre mouvement.

Il faut bien se pénétrer de cette idée : l'anarchisme ne prend pas naissance en ce moment. Il apparaît avec la culture des plus vieilles civilisations, car depuis l'aurore de la pensée, il y eut, dans toutes les conceptions émises sur la vie sociale, des hommes qui, comme Lao-Tsé et Zénon, comme les Anabaptistes avec Thomas Munzer, comme les frères Moraves, comme Winstanley, comme Rabelais ou Sylvain Maréchal, recommandèrent une société sans organisation autoritaire, résultat de la libre coopération entre ses membres.

C'est avec Godwin que la conception anarchiste s'affirme vigoureusement, quoique d'une façon trop intellectuelle et par trop isolée, et ensuite avec Proudhon. Proudhon ! Son Mémoire sur la Propriété où il se proclame anarchiste, remonte à 1840. Il y a près d'un siècle. Il produisit ensuite des livres et des livres, il écrivit des centaines et des centaines d'articles, il eut des disciples. Des journaux parurent, dont *Le Peuple*, dans lesquels furent publiées des études et eurent lieu des polémiques merveilleuses. On gagnerait énormément à lire celle que Proudhon soutint avec Bastiat et dont les arguments et la force dialectique conservent toujours un intérêt passionnant.

Puis vint la Première Internationale qui mit en marche le mouvement syndical ayant un contenu social et créa, en Espagne, en Italie, en Belgique, en France, en Suisse, des organisations ouvrières libres des partis politiques et de toute influence autoritaire, capitaliste, étatiste.

Et ce furent des époques agitées, des revues, des journaux, des écrivains, des penseurs. Reclus, Faure, Grave, Malato, Charles Albert, en quelque sorte Hamon pour la France ; en Italie, Fanelli, Malatesta, Caffero, Covelli (avant il y avait un Fisicane), puis Gori, Merlino, Fabbri ; en Espagne, Lorenzo, Mella, Tarrida del Marmol, Esteve, Salvachea, Prat ; Flores Magon au Mexique ; Max Nettlau, Johan Most, Spies, Rocker, Landauer en Allemagne et en Autriche ; Kotoku en Chine ; Bértoni en Suisse ; et Kropotkine, et beaucoup d'autres, qui enrichissent l'anarchisme de leurs études, de

leurs livres. *Les Temps Nouveaux* paraissent en France, *Il Pensiero*, en Italie, *Acracia*, *La Revista Blanca* en Espagne. Et d'autres revues, des journaux, des quotidiens, des mouvements syndicaux, des luttes formidables, des organisations qui tombent, se relèvent et retombent et se relèvent encore en Italie, en Espagne, en Argentine, au Mexique. Et des centaines de propagandistes, des centaines de martyrs, des milliers de lutteurs en Amérique du Sud, du Centre et du Nord, en Chine et en Afrique, au Portugal et en Russie.

Combien pauvre est le bagage de celui qui vient, de celui qui est venu, et n'a su s'abreuver que dans ce qui paraît en ce moment, dans ce qu'il recueille en parlant avec ceux qui n'en savent pas plus que lui !

Max Stephen.

(Voir la suite en 6^e page.)

Quand Staline a ordonné...

Les abandons et reniements du parti communiste sont si nombreux, si rapprochés et si ahurissants que, en l'absence d'une explication plausible, on est porté à croire et à dire que « c'est à n'y rien comprendre ».

Nous avons connu un parti communiste qui, dans le domaine syndical, se glorifiait d'être le seul parti susceptible de grouper l'ensemble des ouvriers et des paysans et de guider les exploités dans la voie qui conduirait à l'affranchissement intégral du Travail et des Travailleurs.

Nous avons connu un P.C. qui, sur le terrain politique, prétendait être le seul parti prolétarien et résumait le programme

Un hommage officiel aux hommes de la C. N. T. - F. A. I.

Rien ne saurait mieux mettre en lumière la part prédominante prise par nos camarades dans la prise de Teruel que ce télégramme officiel adressé par le gouverneur d'Aragon au Comité Péninsulaire de la F.A.I. :

« Recevez mes plus enthousiastes félicitations pour la grande part que votre parti a prise dans la formation de l'armée populaire qui a conquis Teruel. Vive la République ! »

Sous le ton officiel et protocolaire de ce texte, transparaît la reconnaissance indiscutable de l'importance des forces de la F.A.I. et de la C.N.T. dans la lutte entreprise contre Franco. Cela fait justice des calomnies et des injures des Comenza et autres « mangeurs d'anarchistes ».

de tous ses candidats en ces trois mots : « Classe contre classe ».

Nous avons connu un P.C. qui se proclamait fierement et avant tout internationaliste. En ce temps-là, quoique, osait marchander au P.C. sa confiance était couvert d'opprobre.

Aujourd'hui tout est changé. D'une part, la C.G.T. qui, disait-on, n'était qu'un ramassis répugnant de traîtres et de vendus, est brusquement devenue la grande et belle Famille qui rassemble fraternellement des travailleurs animés de l'esprit syndicaliste le plus pur et uniquement préoccupés des intérêts profonds du Proletariat.

D'autre part, le parti socialiste est devenu le parti-frère : Blum et Cachin, Thorez et Paul Faure sont désormais unis par les liens indissolubles d'une inaltérable amitié. (Voir la suite en 6^e page.)

Dans l'arène d'Arles

Un Congrès !... Pourquoi faire, bon dieu ?...

A tous les différents échelons : Comités de Ville, Sections, Rayons, Régions... on a éliminé tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec la « ligne » de la « main tendue » et de « la France aux Français »...

Le Congrès est, tout au plus, une « conférence d'information » où la « tête » est acclamée, avant même de parler, par tous les « bœuf-oui-oui » triés sur les différents vases hiérarchiques...

Une réunion théâtrale qui affirmera que refuser d'aller à droite, c'est du gauchisme...

Un Congrès, pour la galerie, « pour les invités »...

Tout le monde sait que lorsqu'il y a un changement d'orientation, cela ne provient que d'« intrigues de cour »... La base n'y est absolument pour rien...

On a beau dire : « Il faut que les bouches s'ouvrent ! » ou bien : « Pas de mannequins dans le Parti, etc. », cela n'est bon que pendant que l'on évince les dirigeants précédents... Ensuite, dès que l'on est en place, eh bien !... tant pis !... ceux qui « ouvrent la bouche » deviennent bougrement gênants, alors, ma foi !... on les chasse ou, on leur fait comprendre qu'il faut se taire ou partir.

Il n'y aura donc rien de changé à ce « plus moderne des congrès », digne pendant des élections « les plus libres, les plus fortes et les plus heureuses du monde »... (Voir la suite en 7^e page.)

Ils manquent de tout !

L'Espagne antifasciste est privée des choses essentielles à sa lutte et à son existence ; tous les jours nous en acquérons mille preuves.

Il faut que cela change, que la France accorde une aide véritable aux camarades espagnols, sinon il nous restera à constater que le peuple de ce pays est une peuplade de salauds.

La S. I. A. française pousse un cri d'alarme ; il est urgent d'y répondre en se mettant à sa disposition. S.I.A. française demande des militants, nos lecteurs, tous nos lecteurs, se doivent de répondre : PRESENT.

Les étrennes du Front Populaire

La classe ouvrière aura de nombreux cadeaux du nouvel an. Le gouvernement qu'elle s'est donné pour que « ça change » lui offre, avec l'augmentation constante des produits alimentaires de première nécessité, le RELEVEMENT du prix des transports. Les chemins de fer, le métro, les autobus récemment augmentés, le sont à nouveau, et ce n'est pas fini. LE FRONT POPULAIRE LAISSE S'ORGANISER LA VIE CHERE. Le patronat ordonne, le Gouvernement obéit.

Où sont les promesses de mai 1936 ? Où est le slogan : faire payer les riches ? Les pauvres, les ouvriers paient. Ils subviennent à tous les besoins du capitalisme. LE PROLETARIAT NE PEUT ACCEPTER PLUS LONGTEMPS CETTE SITUATION. Il ne veut plus qu'on se fiche de lui. Déjà les employés, les transports, l'alimentation, des usines passent à l'action directe.

Le Gouvernement peut envoyer ses flics et ses mobiles. Il peut recourir à l'intimidation et à la provocation. La classe ouvrière commence à comprendre que sa victoire repose dans sa propre force. Elle triomphera du capitalisme et du gouvernement à sa dévotion.

nationalisme prolétarien. Mais du même coup, elle se mettait au service des gouvernements qui tiennent à maintenir le statu quo territorial même au prix d'une guerre.

L'adhésion des syndicats russes à la F.S.I. ne pourra évidemment qu'accentuer cette politique d'abandon. La disparition de l'I.S.R., qui n'avait plus aucune force internationale depuis la réalisation de l'unité syndicale en France, serait largement compensée par la conquête de l'Internationale réformiste. Dès aujourd'hui, comme le note Chambelland dans la *Révolution Proletarienne* du 25 décembre, la politique de celle-ci coïncide sensiblement avec celle du gouvernement russe. Il s'agit seulement de l'accentuer et de la conduire au terme de son développement logique qui est la guerre dite antifasciste. On compte sur la C.G.T. française bolchévisée pour y aider.

Les travailleurs de ce pays doivent s'en rendre compte et savoir quelle terrible responsabilité est la leur, quelles graves décisions vont être prises en son nom.

LASHORTS.

Les conférences de Sébastien Faure

Les quatre conférences que notre ami Sébastien Faure vient de faire, à Paris, les 1^{er}, 8, 15 et 22 décembre, ont obtenu le plus vif succès : salle bondée chaque fois (il est même arrivé qu'on ait dû refuser du monde).

Il est vrai que le thème général de ces quatre conférences était exceptionnellement intéressant. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler le sujet de chaque conférence :

- 1^{re} : Les Bobards démagogiques ;
- 2^e : Sommes-nous à la veille d'une Révolution « sociale » ?
- 3^e : Ni Commandeur, ni Obéir !
- 4^e : L'Homme de Demain.

Il s'agissait de définir et de justifier, dans leurs lignes essentielles, la pensée et l'action anarchistes.

Il fallait donc : d'abord, dénoncer, faits et preuves à l'appui, le déséquilibre et l'incohérence du Régime social présent, les fautes et les crimes de tous les gouvernements, les manœuvres coupables et la radicale impuissance de tous les partis politiques : tous en proie à la fringale du pouvoir à conquérir ou à conserver.

Il fallait, ensuite, préciser la position des anarchistes au cœur des événements en cours et établir le bien-fondé de cette position.

Les deux premières conférences de Sébastien Faure ont été consacrées à l'étude critique — sévère mais juste — de la situation actuelle ; et les deux dernières aux possibilités de réalisation d'un milieu social totalement transformé par une Révolution ayant eu pour résultats positifs : la suppression du Régime capitaliste, l'abolition de l'Etat et l'effondrement graduel des préjugés, erreurs et mensonges, tant laïcs que religieux.

Comme on le voit, c'est l'aspect double : destructif et constructif de l'Anarchisme qui a été méthodiquement exposé par le conférencier.

Le développement de ce thème général a été suivi, avec une attention soutenue et passionnée, par un auditoire assidu, qui comprenait nombre de femmes et une proportion élevée de « jeunes » des deux sexes.

Il n'y eut pas, à proprement parler, de contradiction sérieuse : tout au plus quelques objections et pas mal de questions, auxquelles notre ami répondit avec clarté et précision.

Il est réjouissant de constater que les thèses anarchistes possèdent l'oreille d'un public de plus en plus nombreux ; public qui ne vient pas à nos réunions pour lever le poing, chanter la Marseillaise ou l'Internationale et ovationner un homme ou un parti, mais pour écouter, comprendre, réfléchir et s'éduquer.

La propagande anarchiste ne tend pas à imposer aux moutons de nouveaux bergers. Elle a pour but de transformer les moutons en hommes résolus à se passer de tous les bergers, et à faire leurs affaires eux-mêmes.

Cette propagande porte déjà ses fruits. Il est nécessaire de l'intensifier. N'y manquez pas.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »
Le livre de Kléber LEGAY
UN MINEUR FRANÇAIS
— CHEZ LES RUSSES —
Un vol. de 125 pages : 4 francs.
Franco : 4 fr. 50.

Association de malfaiteurs

Lors de récentes discussions avec des militants communistes sur ce sujet tant brûlant de la main-tendue, on m'accusa de dénaturer les paroles de Maurice Thorez. Celui-ci n'adressait pas son appel au Vatican, ni au haut clergé, ni au cardinal Verdier, etc... Il fallait comprendre ! D'ailleurs, la phrase du sous-chef général était assez explicite sur ce point : « Nous le tendons la main ouvrier catholique, parce que tu es comme nous accablé par les mêmes soucis... »

Je faisais remarquer que le catholique est toujours un personnage étroitement inféodé au souverain pontife et n'agissant qu'en accord avec cette autorité. On me reprochait alors ma mauvaise foi, mon esprit borné, mon ignorance du marxisme et ma défiance injurieuse à l'égard de ses grands prêtres. Bref, tous arguments qu'emploie généralement le contradictoire aux abois.

Quoi qu'il en soit, la réponse du pape nous donne l'occasion de prendre en flagrant délit de contradiction ou de versatilité nos religieux des deux églises.

Tout d'abord les communistes, qui, aux termes même de leurs précédentes mises au point tendaient la main aux ouvriers catholiques. Les voilà obligés désormais de considérer le pape comme un ouvrier. Ou alors de refuser sa main à lui, pape, pour solliciter de préférence celle des prolétaires, puisqu'il s'agitait de s'allier avec des croyants « accablés par les mêmes soucis » et dans un but de lutte contre les exploités. La première formule semble plus logique à nos braves dirigeants du grand parti français, et acceptant la dextre du représentant de Saint Pierre, ils incorporent d'emblée celui-ci dans le combat en commun pour l'augmentation des salaires, l'échelle mobile, etc...

Mais de son côté, le chef de l'Eglise catholique effectue des tournants assez sensibles et voilà que les vieilles bigotes de province vont devoir s'astreindre à la lecture assidue de la presse pontificale si, elles veulent rester dans « la ligne ». Ceci est d'autant plus important que, comme chacun le sait, le pape est doué du privilège de l'infailibilité du fait que ses décisions lui sont inspirées directement par le Saint-Esprit, et ce, depuis l'an de grâce 1870. C'est ainsi que lorsque le Saint-Père écrivait récemment son encyclique *Divin rectoris*, le personnage mystérieux qui engrossa Marie par des procédés contre nature, lui dictait : « On ne peut admettre sur aucun terrain la collaboration avec lui (le communisme) de la part de quiconque veut sauver la religion chrétienne. » Et voici qu'aujourd'hui, l'énigmatique conseiller lui fait dire : « Or, ce champ d'apostolat rayonnant (le christianisme), c'est précisément celui où, en une conférence rétentissante, Maurice Thorez conviait les catholiques à la seule collaboration qui soit, en effet possible, la collaboration de la paix, la collaboration, de la bienfaisance. » (Lettre à l'Ordre).

De même, le pape qui affirme aujourd'hui :

LA JUSTICE SOUS LE FRONT POPULAIRE

Il faut exiger la libération de Fiamberti

En septembre dernier, tout le monde s'en souvient, éclataient plusieurs bombes dans le quartier de l'Étoile.

Ces explosions s'étant produites à une heure où les bureaux des immeubles visés étaient vides de leurs occupants habituels et les concierges eux-mêmes en train de visiter l'Exposition internationale... tous ceux qui ont quelque bon sens en déduisirent que c'était là, pour le moins, un curieux hasard.

Ces « attentats », survenant peu avant que ne se pose à nouveau la question des contrats collectifs, faisaient penser, aux moins clairvoyants, que pour les « pauvres industriels », c'étaient là des événements inespérés, de nature à torpiller aisément les lois sociales à eux imposées par le mouvement grandiose d'occupation des usines, en juin 1936.

Pour les révolutionnaires en général et les anarchistes en particulier il ne faisait aucun doute que les instigateurs étaient ou l'organisation patronale, ou la police qui, se servant de ce prétexte, en profiterait pour débarrasser « notre » pays des étrangers suspects : réfugiés politiques de tous pays qui croyaient s'être mis à l'abri des persécutions en venant vivre dans la douce France des droits de l'homme et du citoyen.

C'est, bien entendu, contre ces pelés et ces galeux d'anarchistes que s'exerce la réaction policière et gouvernementale. M. le ministre de la Justice, en qualité d'avocat et de membre du Parti socialiste, n'hésita pas un seul instant en décidant que plusieurs

« On ne refuse pas une main qui se tend... Prenons donc leur main tendue, mais pour les tirer à la doctrine du Christ », disait le 14 septembre 1936, toujours inspiré par le Saint-Esprit : « nous vous mettons en garde contre le piège que les hérauts des forces subversives cherchent à créer quelques possibilités de rapprochement et de collaboration... Piège extrêmement périlleux, inventé et destiné uniquement à tromper l'Europe. »

Ainsi le Pape, qui prétend ne pas faire de politique, s'avoue aujourd'hui complice du piège « destiné uniquement à tromper l'Europe ».

Et c'est là effectivement qu'est, le danger. Car par « tromper l'Europe », il faut surtout comprendre tromper les peuples, tromper les ouvriers, tromper les prolétaires. Besogne à laquelle se sont appliqués depuis leur fondation l'Eglise catholique, apostolique et romaine et le parti communiste. Il était logique et normal que deux firmes ayant le même but et débattant la même marchandise finissent par s'associer.

D'autant plus que leurs moyens sont exactement identiques. La fausseté, l'hypocrisie, l'absence de sens moral, la délation, la trahison et l'assassinat sont des armes courantes dans les deux églises. De même que Thorez compare « avec émotion » les pieux bâtisseurs de cathédrales aux stakhanovistes, on peut comparer les dévots catholiques aux dévots communistes, les religieux de Pie XI aux religieux de Staline, les jésuites noirs de la compagnie d'Ignace de Loyola aux jésuites rouges des bureaux politiques du parti et de la Guépéou.

Et les uns et les autres ne s'assemblent aussi bien parce qu'ils ont les mêmes principes, les mêmes esprits, les mêmes caractères, et que tous indifféremment possèdent ce que Marx, qui ne jugeait et pour cause, que les chrétiens dédaignaient sans indulgence : *Toutes les qualités de la canaille.*

MAURICE DOUTREAU.



Les deux papes

centaines de perquisitions auraient lieu chez des militants anarchistes, dont de nombreux furent effectués, comme chez l'auteur de ces lignes, au mépris de la plus élémentaire légalité, faisant ouvrir à coups de pince-monseigneur les portes des logements et des meubles de ceux des perquisitionnés absents de chez eux, lors de la venue de ces messieurs de la Tour pointue.

En outre, quelques jours plus tard, la police faisait annoncer par la presse, qu'elle tenait le redoutable malfaiteur, un anarchiste, comme par hasard, qui avait fait sauter les immeubles patronaux de la rue de Presbourg.

Il s'agissait de notre camarade italien Fiamberti, militant anarchiste bien connu pour son intégrité morale par la colonie révolutionnaire italienne réfugiée en France.

Comme il fallait un coupable — un bouc émissaire, allais-je écrire — ces messieurs de la police claironnèrent que notre malheureux camarade rentré depuis peu d'Espagne et qui se cachait parce que n'ayant pas de papiers en règle, était le farouche dynamiteur.

Convaincu — comme tous les perquisitionnés chez qui la police avait saisi des « documents importants » — par M. Barrué, de son métier juge d'instruction, j'eus l'occasion de voir notre infortuné camarade Fiamberti, assis, dans le cabinet du juge, au dépouraillement des « pièces » saisies chez moi (presque toutes des lettres de camarades datant des années 1924-25 !)

Depuis, l'affaire des cagoulards s'amplifiant, la police découvrit chez les terroristes d'extrême-droite, des explosifs identiques, disaient les communiqués de presse, à ceux ayant servi lors des attentats de la rue de Presbourg.

La cause eût été entendue et notre camarade Fiamberti libéré sur-le-champ si l'administration de la Justice (avec un grand J) avait quelque chose de commun avec la justice tout court.

Aussi, la Chambre des mises en accusation à qui notre camarade italien avait fait appel sitôt connu le rejet par M. Barrué de sa mise en liberté provisoire, vient-elle de décider de maintenir en détention notre camarade Fiamberti jusqu'à ce que l'instruction actuellement en cours contre les cagoulards soit terminée.

A défaut de nos camarades italiens réfugiés en France qui ne peuvent évidemment pas protester, les organisations d'avant-garde et de nombreux camarades socialistes qui, comme nous, trouvent que la détention de l'innocent Fiamberti, à trop duré, ne vont-ils pas, enfin, se décider à clamer à M. le ministre de la Justice leur indignation contre ces procédés de basse justice.

Le scandale de l'emprisonnement de Fiamberti doit prendre fin. Aux hommes épris de justice de l'exiger. Fiamberti est innocent, il faut le libérer.

Lucien HAUSSARD.

Pierre KROPOTKINE

L'ANARCHIE

Sa Philosophie. — Son Idéal

Nouvelle édition : 1 fr. 50

En vente au « Libertaire »

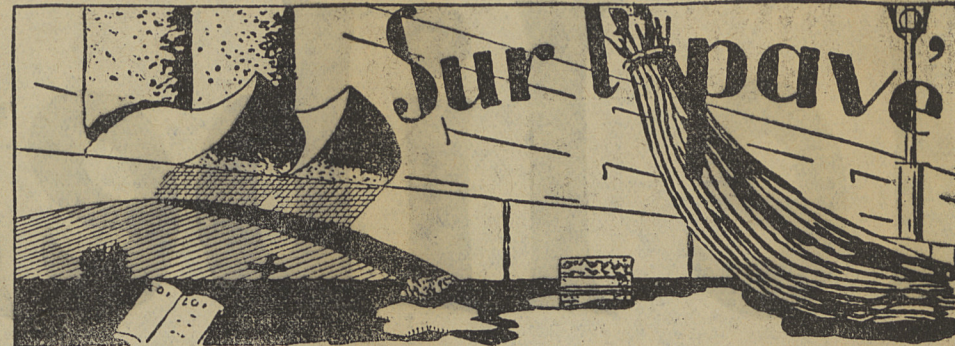


ILLUSTRATION D'UN RÉGIME

Nous extrayons du *Temps* du 25 décembre, ce fait divers qui se passe de tout commentaire.

Dieppe, 25 décembre.

« Une octogénaire, Mme Delamare, trouva, le soir de la Toussaint, sur les marches de l'église Saint-Jacques, une fillette de six mois, dont les parents furent découverts, le lendemain, à Mesnières, où ils s'étaient placés comme gardiens de boucherie ; Henri Blondel, 27 ans, et sa femme, née Madeleine Duhaupain, 25 ans. »

« Ils ont comparu devant le tribunal correctionnel de Dieppe pour abandon d'enfant. « L'audience a révélé la profonde misère des époux Blondel : le mari sans travail, s'était vu refuser le chômage ; la femme travaillait pour 8 francs par jour et achetait 2 litres de lait quotidiennement pour son enfant, qui, au témoignage du médecin, était remarquablement soigné et même dorloté. C'est le mari, qui décida l'abandon ; les parents déposèrent l'enfant sous le porche ; ils avaient placé sur ses vêtements un papier indiquant qu'ils demandaient qu'on en eût soin, mais ne l'abandonnaient pas. Ce n'est, d'ailleurs, que lorsqu'ils virent Mme Delamare, qui connaissait la fillette, s'en approcher, qu'ils partirent et firent dans la nuit 35 kilomètres à pied pour gagner Mesnières. »

« Henri Blondel a été condamné à 50 jours de prison pour abandon d'enfant ; sa femme a été acquittée. L'enfant abandonné sera recueilli par une famille dieppoise, ainsi que le bébé que Mme Blondel attend actuellement. La Rue Michel. »

LE FRONT DES INTOXIQUES

La politique de la main tendue aux catholiques nécessite quelques réajustements. Faire accepter ce nouveau tournant aux délégués, ce n'était pas très difficile, ils sont venus en service commandé pour applaudir. Mais donner une explication valable pour les esprits critiques, cela était plus difficile.

L'ex-enfant de chœur Thorez n'y a pas été par quatre chemins, il a trouvé l'argument définitif. « On ne doit pas déclarer la guerre à la religion, » a dit Lénine. » Vous voyez, ce n'est pas plus difficile que cela, mais fallait y penser.

Il a trouvé mieux. « On nous a demandé : « Avez-vous oublié que Lénine écrivait : « La religion est l'opium du peuple ? » Non, nous n'avons pas oublié cette phrase qui est de Marx, soit dit en passant. Mais nous vous répondons : « Si quelqu'un fume l'opium, faut-il l'abandonner à son sort, cesser de le considérer comme un homme, le condamner et ne pas tenter de s'entendre avec lui, même s'il persiste à fumer l'opium ? »

Et même pour le sauver, fumer un peu de sa drogue, sans doute. Il est vrai que les lecteurs de l'*Humanité* n'en ont pas besoin, leur lecture quotidienne y suffit.

LIBRE, FORTE ET HEUREUSE

Le Congrès du Parti communiste ne manque pas de comique. Les chefs ont récité leur leçon. Thorez, « le fils du peuple », a montré l'exemple. Fidèlement, il a rapporté les ordres du « père des Peuples », saint Joseph Staline.

L'alliance franco-russe est malade : elle a beaucoup moins de partisans dans notre pays. Il faut reconquérir le terrain perdu, aussi la France est-elle présentée comme le grand pays de la révolution, « le pays où l'on respire ».

On comprend qu'en ayant une aussi bonne opinion de notre vieille Marianne, les chefs communistes ne soient plus révolutionnaires. Mais ce qui n'est pas généreux pour notre douce France, c'est lorsque Maurice Thorez s'écrit : « L'Union soviétique mise à part, la France a repris la première place dans le monde. Elle redevient la terre de progrès et de liberté. »

La liberté à la façon stalinienne ? Non, merci, ce n'est pas encourageant.

Notre vieille catin républicaine ne vaut pas cher, mais malgré cela, ses charmes fanés sont encore réutilisables au régime du stakhanovisme et de la Guépéou.

COMMUNISTE POUR L'ELECTION INDIVIDUALISTE POUR L'AMNISTIE

Exaltant pour les autres la fierté d'être soldat, Raymond Guyot se réserve l'avantage d'être député. Mais pour prendre place au Parlement et succéder dignement à P. V. C., il faut montrer patte blanche.

Or, chacun sait qu'en d'autres temps (6 com-bien), Raymond Guyot fut condamné pour excitation de militaires à la désobéissance et propagation antimilitariste. Tout cela tachait désagréablement le casier judiciaire du récipiendaire. Aussi les huiles du parti multiplient-elles les démarches pour que soit effacé le souvenir des « erreurs » de jeunesse de l'ex-révolutionnaire.

En sorte que le grand parti des travailleurs, ayant dignement enterré l'amnistie générale, qu'on lui a faite grâce spéciale pour son futur représentant.

CEUX QUI TOURNENT MAL

Sous ce titre, un journal du soir nous annonce : « Devenu « mauvais garçon », un ancien agent de police tue une femme qui lui faisait la morale. »

Alors qu'il y a deux ans, Jean Nogues était inscrit dans les dossiers de la Préfecture de police comme un serviteur du devoir, quelque temps après, chassé des services de police, son nom, cependant, était de nouveau noté sur les registres de la Préfecture parmi les mauvais garçons.

L'ancien défenseur de la bourgeoisie était devenu souteneur, et, depuis quelques jours, il est devenu meurtrier. Nul ne sera étonné de ces différentes professions, elles sont du même genre.

Donc, si certains moralistes s'effarouchent de ces changements, la grande presse pourrait certainement les rassurer en leur indiquant tous ceux qui ont commencé par le dernier métier de Jean Nogues et terminé par son premier.

LE PAPE ACCEPTE LA MAIN TENDUE

Si les socialistes n'acceptent pas l'unité avec leur cher parti frère, la position des catholiques est bien différente.

Alors que les premiers n'ont d'expérience que les différents échecs de la social-démocratie de par le monde, les autres, le pape en tête, ont toute l'expérience des jésuites, connaissant l'individu par les siècles de servitude qu'ils lui ont fait subir.

Le pape répond : « Si ce geste exprime le désir de mieux connaître vos frères catholiques, l'Eglise ne se refusera pas à faire cette œuvre de lumière, et vous ne tarderez pas à constater qu'elle peut servir puissamment au bonheur de tous. »

Travailleurs communistes, qui avez péché par erreur, le bon Dieu leur a appris à pardonner les offenses, méfiez-vous, s'ils prennent votre main, ils vous la broieront.

En guise de main, tendez-leur plutôt vos gros godillots, bien appliqués à l'endroit que vous devinez.

TITRES ET LEGENDES

De gros titres, de belles légendes sous de jolies photos nous annonçaient, comme chaque année, le lendemain de la Noël, que « sur la Butte, un déjeuner offert par la Commune libre de Montmartre est servi aux malheureux », qu'« un père dominicain commente la fête de la Nativité devant les enfants de la zone », que « M. Auriol embrasse un petit détenu de Fresnes », que « l'Armée du Salut et plusieurs associations de bienfaisance réalisèrent de véritables tours de force pour que le plus grand nombre des nécessiteux soient leurs invités », etc., etc.

Quant donc les pauvres, les gueux, les ouvriers comprendront-ils que la charité (leur charité ! une aumône !) est chose basse, vile et laide et qu'ils devraient être les derniers ouvriers, les derniers gueux et les derniers pauvres de leur famille !

Monsieur Dubalal.

Un déni de justice en Belgique

« LE ROI, LA LOI, LA LIBERTÉ !... »

Depuis le 6 décembre, l'ouvrier belge Louis Odekerken est incarcéré pour trois mois à la prison de Verviers à la suite d'une condamnation pour « recrutement de volontaires » pour l'Espagne républicaine.

Voici un rappel essentiel des faits : le 2 février 1937 se présentèrent chez L. Odekerken à Verviers deux jeunes Allemands inconnus fuyant le régime hitlérien et qui déclaraient vouloir se rendre en France.

Ne possédant, évidemment, pas de passeport et ignorant la voie à suivre, ils demandèrent aide à L. Odekerken. Celui-ci, dans un sentiment de solidarité, décida de les accompagner jusqu'à Lille.

Le lendemain, 3 février, au moment de franchir la frontière, ils furent tous trois remarqués et arrêtés. Les deux Allemands furent reconduits à la frontière allemande et L. Odekerken fut traduit, le 9 avril, devant le tribunal correctionnel de Tournai sous l'inculpation de « recrutement de volontaires pour une puissance étrangère ».

Devant l'innocence de l'accusation, L. Odekerken fut acquitté.

Mais le Parquet interjeta appel et traduisit L. Odekerken le 19 mai 1937 devant la 9^e chambre de Bruxelles qui le condamna à trois mois de prison.

Cette condamnation est inique en droit et en fait. Il est absolument faux que Odekerken ait « recruté ».

D'autre part, il est scandaleux de voir des travailleurs belges aller en prison sous l'accusation de recrutement pour l'Espagne républicaine, alors qu'il est admis que des dizaines de milliers de « volontaires » sont fournis à Franco par les gouvernements fascistes étrangers. Nous demandons à toutes les organisations et à toutes les personnalités soucieuses du droit véritable, et solidaires de l'Espagne antifasciste, d'agir par tous les moyens en leur pouvoir pour que cessent ces procédés indignes et pour la libération de L. Odekerken.

Dépêchez-vous si voulez profiter
des anciens tarifs !
La semaine prochaine augmentation

Je m'abonne au « Libertaire »

Pour SIX MOIS, UN AN (1), dont je vous
envoie le montant, soit francs,
à partir du

FRANCE	ETRANGER	NOM (2)
12 Nos .. 22 fr.	12 Nos .. 30 fr.	ADRESSE
24 Nos .. 44 fr.	24 Nos .. 60 fr.	VILLE

Chèque postal : Schœck André, Paris 457-78
9, rue de Bondy
Téléphone : BO7aris 48-27

(1) Biffer la mention inutile.
(2) Ecrire lisiblement.

DEPARTEMENT

De militants anarchistes à chefs d'armée...

La guerre antifasciste d'Espagne, imposée au prolétariat par le soulèvement franquiste, aura fait surgir des situations imprévues.

On eût bien étonné beaucoup de militants de la F. A. I. et de la C. N. T. si, il y a eu dix-huit ans, on leur avait prédit qu'un certain nombre d'entre eux auraient l'écrasante responsabilité de diriger des combats militaires contre des stratèges de métier, et de les vaincre.

C'est pourtant ce que la réalité des faits a suscité.

Au 19 juillet, derrière les militants les plus en vue de la F. A. I. et de la C. N. T. les ouvriers espagnols mettaient les fascistes en déroute.

La partie eût dû être gagnée rapidement si, d'une part, Franco n'avait trouvé dans les pays fascistes une aide, d'autant plus salutaire qu'elle était immédiate ; et si, d'autre part, le prolétariat des pays démocratiques n'avait fait montre d'une honteuse inertie.

Un journal de propagande franquiste, *Occident*, a reconnu dans un numéro tout récent (25 décembre), sous la signature de René Johannet, que le *pronuncia miento* du 19 juillet s'était effondré, et qu'il avait fallu ce qu'il appelle « l'héroïsme » de Franco pour ne pas perdre courage.

Mais il y a eut les canons et les avions hitlériens et mussoliniens pour renforcer ce « courage ». Et de la sorte nos camarades, qui étaient descendus dans la rue pour écraser en quelques heures, la rébellion militaire, se sont trouvés entraînés dans la plus affreuse guerre civile qui se soit jamais vue. Pen à peu il fallut substituer à la guerre barbare de l'été 1936, une vraie guerre militaire avec tout ce que cela comporte de sacrifices, de renoncements, de misères morales et physiques.

Mais nos camarades n'avaient pas choisi. Ils n'avaient pas à choisir. Le dilemme : la capitulation ou la lutte laissait au second terme la possibilité d'un triomphe, alors que la capitulation c'était la mort honteuse et certaine non seulement pour tout ce qui représentait l'idéal d'émancipation du prolétariat, mais encore l'extermination physique promise aux meilleurs éléments de ce prolétariat.

Les militants de la C. N. T.-F. A. I., eux, antimilitaristes, eux internationalistes, ont donc dû progressivement s'adapter à la discipline militaire, et défendre le sol de « leur » pays, car il est devenu le sol de « leur » classe. Mais cette adaptation circonstancielle n'impliquait nullement une renonciation même partielle aux finalités de notre idéal libertaire.

Nous n'avons pas affaire à des *condottieri* que guide l'ambition personnelle, mais à des militants ouvriers que des circonstances uniques dans l'histoire prolétarienne ont promus au rang de guides et de chefs militaires.

Ainsi il en est de notre camarade Vivanco, chef de la 25^e division laquelle a pris, une part déterminante dans la prise de Tétuel. Vivanco a 43 ans. Il y a vingt-cinq ans qu'il militait dans les rangs anarchistes et confédérés. C'est le type même du militant espagnol trempé à toutes les luttes sociales depuis un quart de siècle. Compagnon fidèle et intime d'Ascaso et de Durruti, il fut de tous leurs combats. Quand sous la dictature des hommes de la C. N. T., pour se défendre, devaient passer à l'action violente contre les bourgeois, le chauffeur de taxi Vivanco, était du nombre... comme était du nombre aussi Jover, autre « chef » militaire, qui, d'ouvrier du textile, est devenu lui aussi commandant d'une division aragonaise. Ouvriers également, le

métallurgiste Ejarque, Carod, qui s'éleva de Saragosse, Bretos et tant d'autres... Proletaire authentique aussi, le rude Ci-

priano Mera, qui fut de la petite phalange qui, à Madrid, constitua la force du po-

gné dès 1931, le mouvement confédéral et anarchiste. Cipriano Mera, secrétaire du

Syndicat du Bâtiment de Madrid, était en prison quand éclata l'insurrection. Ce ma-

nuœuvre maçon, quasi illettré, se révéla tacticien de première force. Les brigades confédérales qu'il dirigeait, furent l'élément

décisif qui infligea aux Italiens la déroute de Guadalajara.

Voilà les hommes de la C. N. T. et de la F. A. I.

Qu'on veuille bien comprendre que ce n'est pas pour exalter des succès militai-

res que nous soulignons ces faits.

La gloire militaire nous la laissons à d'autres. Et nous souhai-

tons que très vite, aux succès sanglants des armes succèdent les succès révolutionnaires et que les

conquêtes sociales qu'ils ont arrachées par leurs sacrifices, ne leur soient pas ravies.

Mais nous avons dès aujourd'hui le devoir de mettre en valeur la

part déterminante qu'ils ont prise dans la lutte antifasciste, pour que, demain, quand viendra l'heure du

règlement de compte définitif entre les deux partis en présence, règle-

ment de compte qui peut avoir d'autre terrain que les champs de

bataille — les chancelleries par exemple — les éléments révolution-

naires ne soient pas les mauvais marchands de l'opération. Et c'est

justement dans la mesure où les défaites infligées aux fascistes

garantissent l'avenir du mouvement révolutionnaire que nous devons

faire ressortir et propager le rôle capital des hommes de la C. N. T. et de la F. A. I.

Nos camarades espagnols ne sont pas des professionnels de la

guerre. Leur passé de militants révolutionnaires répond de la pureté de leur foi. Elle est un gage pour l'ave-

venir. La confiance que nous leur faisons est celle que nous voudrions qu'ils nous fissent si nous nous

trouvions dans une situation aussi tragique que la leur. — L. A.



Garcia Vivanco

SOUS LA FOI DU SERMENT

Un an au tribunal de Burgos

Antonio Ruiz Vilaplana, magistrat de carrière, a pu quitter d'Espagne franquiste après un an passé au tribunal de Burgos. Il vient de publier un ouvrage qui est un terrible « l'accuse... » sur tout ce qu'il a été appelé à voir.

Burgos représente d'ailleurs le prototype des anciennes villes espagnoles vivant dans le passé et dans le cléricalisme, et qui ont toujours « ignoré » qu'en 1931 la république était proclamée. Ruiz Vilaplana dans « Doy... » nous présente le tableau de son arrivée à son poste en novembre 1935 ; il était tout simplement républicain, et lisait l'*« Heraldo de Madrid »*, qui est un peu comme l'*« Euvre »*. On voit le collègue cauteleux venir lui faire comprendre de changer de journal et lui conseiller de rendre visite à l'évêque le plus tôt possible. On voit l'obstruction systématique de la bourgeoisie et de l'aristocratie à toute tentative un tant soit peu libérale. L'on retrouve dans les débuts de *Doy...* la célèbre cité des futilités (la *bodega*) du républicain que fut Blasco Ibañez : l'effroyable misère du paysan espagnol :

« Mes fréquentes incursions dans la province me firent voir la réalité du problème toujours à vif et effrayant. La majeure partie des paysans travaillaient les fermes du maître qui en possédait généralement un très grand nombre dans divers endroits de la

province ; le laboureur avec son travail intense, épuisant, celui de sa femme, auxiliaire dans ses travaux, et celui des enfants dès qu'ils pouvaient se tenir debout, habitués aux privations, arrivant en fin de saison à récolter quelques quintaux de grains. Ils en gardaient quelques-uns destinés à la consommation familiale d'une année, et le reste était acquis en masse par des fédérations et syndicats agricoles catholiques composés par les propres propriétaires de la terre et autres capitalistes de la ville. L'on arrivait à ce résultat : transformer le paysan en « associé » afin de ne pas lui payer de salaire et ne pas avoir le souci des préoccupations et risques. Quand le journalier, qui se croyait propriétaire, avait extrait le fruit de la propriété, le véritable ou plus habilement le syndicat formé par les propriétaires gardait le grain, au prix qu'il fixait, c'est-à-dire le plus bas possible.

Il devait vivre toute l'année de la vente du grain lui et sa famille, payer la rente du terrain et réaliser les frais des prochaines semailles. S'il ne pouvait y arriver, « généraux » du Syndicat, formé par les propriétaires accourait à son secours et lui prêtait de l'argent, la récolte comme garantie, et avec intérêts.

Et Ruiz Vilaplana termine ce tableau en montrant la ruine physique et morale de celui qui croyait toujours s'en sortir, non seulement la sienne, mais celle de toute sa famille.

De la situation de l'ouvrier, il faut d'abord souligner que la province de Burgos n'est guère industrielle, de plus l'invasion des ouvriers portugais permettait d'offrir des salaires encore moindres. La misère était générale. Cependant les ouvriers créèrent des sociétés ouvrières à Miranda, Castrojeriz, Burgos, Aranda et un Athénée pour l'éducation de l'ouvrier. La bourgeoisie catholique fit une contre-offensive en créant cercles et centres de caractère soi-disant de bienfaisance. Mais les ouvriers tirent bon et en février 1936 Burgos cléricale et réactionnaire envoyait des représentants de gauche au Parlement. Elle ne devait jamais le pardonner à sa population...

Le 19 juillet 1936

La mort de Calvo Sotelo et la nouvelle du soulèvement au Maroc remplit la bourgeoisie de joie ; ce pauvre gouvernement de Frente popular, qui connaissait pourtant les excès commis dans la ville par les officiers, envoya trop tard le général Batet pour prendre le commandement de la province. Et le gouverneur :

un pauvre homme, gentleman, ingénieur et confiant à l'excès, le type classique du gouverneur républicain.

Il pensait calmer tout le monde avec des paroles mais il devait payer de sa vie sa trop grande confiance. Le film du soulèvement se développe rapidement, le général Batet est arrêté et les officiers monarchistes remplacent les républicains.

La répression commence alors, après le général Batet, le gouverneur civil est arrêté et plusieurs autres notabilités, et d'innombrables autres arrestations ont lieu. Et cette première journée se termina en écoutant la messe et en recevant la bénédiction épiscopale. Le lendemain, l'on faisait croire que le mouvement avait triomphé dans tout le territoire, toutes les vieilles bigotes ornées de scapulaires et médailles, le drapeau monarchiste en avant poussaient des clameurs enthousiastes. Un vrai spectacle de fanatiques !

Les assassins

Le fascisme proprement dit n'existait pas à Burgos, le coup de mains fut uniquement militaire ; mais les premières chemises bleues furent celles du docteur Albiñana, quelques brutes paysannes mercenaires, on les appelait les « pistoleros d'Albiñana ». Les assassins commencent alors à celui d'un pauvre

ouvrier sommé de crier « Vive l'armée » et qui répond « Vive la République » ; celui de tous les dirigeants des syndicats et maisons du peuple de Burgos et de la province ; l'on en venait à rechercher tous ceux qui antérieurement avaient appartenu à quelque organisation ouvrière, tous y passaient.

« Un des premiers cadavres que je fus appelé à reconnaître fut celui d'un pauvre paysan de Sasamon. C'était un homme jeune, fort, brun, vêtu pauvrement et dont le visage était horriblement défiguré par les balles. Comme il arrivait toujours, personne n'osait l'identifier. Mais nous trouvâmes dans ses poches un pauvre papier plein de fautes d'orthographe, sur lequel il avait écrit au crayon « avise tous les camarades de partir immédiatement. Ils nous brutalisent à coups de bâtons et nous tuent, parce qu'ils voient leur cause perdue. Ils ne pensent plus qu'aux crimes ».

Le maire d'un village voisin fut trouvé mort avec ses deux fils de douze et quinze ans.

Le groupe tragique, deux adolescents — deux enfants plutôt — nous apparut enlacé ; l'un releva sur eux des signes de brutalités féroces. Un peu plus loin, le cadavre du père, horriblement mutilé et complètement délogé à coups de sabre nous impressionna fortement ; la position du corps indiquait que le père avait été avant de mourir assister au supplice de ses deux enfants. C'étaient ses deux plus jeunes enfants, l'aîné avait été trouvé assassiné la veille.

Les assassinats continuent, la liste des « cadavres inconnus » augmente sans cesse, la terreur est telle que les propres familles hésitent à les reconnaître.

L'auteur nous conte la visite d'un juge d'un village voisin lui demandant de signer de suite la mise en liberté de dix-huit jeunes gens prisonniers ; mais à la sortie ils étaient attachés et on les chargea dans des camions. Cet homme lui dit alors :

C'est horrible. Dans un bourg comme le mien où il n'y eût jamais rien, cela fait déjà plus de six cents fusillés.

Il s'excuse et continue : Cet officier est venu me voir et qui oserait lui résister joue sa vie ; ceux-ci n'ont fait absolument rien.

Il m'explique alors que dans le territoire dont il dépend, les assassinats furent tels, que l'on eût eu un homme fossé afin de ne plus avoir à aviser la « justice » des découvertes de « cadavres inconnus ».

Et quelle lamentable histoire que celle de l'assassinat de ce pauvre vieux de soixante-sept ans, qui avait été anarchiste dans sa jeunesse, un vieux condonier. Et celle de l'assassinat d'un garde-frein et de sa fille, célèbre par sa beauté et que les excitateurs avaient violée. L'on recommande de ne pas donner de publicité à cela pour « le glorieux mouvement national ».

Enfin les découvertes de cadavres inconnus devenaient si nombreuses que Ruiz Vilaplana alla avec d'autres collègues voir une personne influente du mouvement.

Nous sommes en train de nettoyer l'arrière, répondait-elle, évidemment l'on ne peut éviter certains excès. Mais ce que vous me contez est un peu fort. Il faudra que cela finisse. A partir de demain je ferai mon possible pour que les choses se fassent autrement et surtout carambolé qu'on les enterre toujours et bien ! Il faut en finir avec ces découvertes de cadavres.

Les militaires continuent leurs exploits et enfin arrive Mola à Burgos pour former la Junta Nacional de Defensa ; voici son discours :

« Espagnols, Habitants de Burgos ; Le gouvernement misérable du concubinage socialiste libéral est mort par le geste gaillard de l'armée !... »

« L'Espagne, la véritable Espagne, la Catholique et la grande Espagne a écrasé le

L'œuvre constructive de la C. N. T.

FABRIQUES DE FARINE SOCIALISEES A VALENCE

Les « fabriques de farine socialisées de Valence et de sa province » commencèrent à fonctionner sous ce nom le 1^{er} octobre 1936 et groupent les camarades de la C. N. T. et de l'U. G. T. Ces organisations sont dirigées par un conseil ouvrier composé d'éléments des deux centrales syndicales.

Avant le mouvement l'on distribuait normalement mille sacs par jour pour Valence ; cela suffisait pour les nécessités de la ville. Actuellement toute la région de Valence supporte une surpopulation due aux réfugiés de la guerre. Et cependant le ministre de l'Agriculture durant ces dernières semaines a remis à nos camarades une quantité nettement insuffisante de grains pour les nécessités actuelles (le ministre de l'Agriculture est Uribe, communiste). Comme cela répond à la campagne connue de tous menée par la presse communiste contre les collectifs, nos camarades ne sont pas autrement étonnés des procédés.

La section d'achats et ventes est subdivisée en deux départements. Le département d'achats est chargé de l'acquisition du blé qui est en vente, faisant tout son possible pour obtenir les contrats les plus avantageux ; le département de ventes est celui qui se charge de répartir la farine chez les boulangers de Valence. Etant donnée la pénurie, chaque jour et à une heure déterminée, cette section connaît les stocks disponibles pour la vente afin de déterminer la distribution au prorata. Une troisième section se charge de la partie correspondance, statistiques, archives, etc. A tous les points de vue, l'organisation est parfaite, elle reçoit même des éloges officiels sur ce point.

Dès qu'ils prirent possession des fabriques de farine les camarades des syndicats de la C. N. T. et de l'U. G. T. firent tout pour collaborer avec les pouvoirs constitués. Ils remirent même au ministre de l'Agriculture leurs conclusions :

1^{re} Réquisitions par l'Etat de tout le blé existant sur le territoire de la République ; 2^{de} Distribution équitable dans les provinces suivant les nécessités de chacune d'elles ;

3. Fixer un taux de vente du blé ne pouvant pas dépasser 45 pesetas le quintal ; 4^{re} Importation immédiate par l'Etat de blé de Russie et d'Argentine pour assurer la campagne actuelle.

Les ouvriers assurent dans des conditions difficiles la fabrication des farines, ils aspirent à être aidés et encouragés et ne gênés par ceux qui font passer la démagogie avant l'intérêt général.

UN HOPITAL CONFEDERAL MODELE

L'hôpital militaire numéro 20 ayant à sa tête l'ouvrier ferroviaire Pedro Rodriguez désigné par la Fédération des industries ferroviaires, vient d'être nommé dépendance de la santé militaire et notre camarade devient le commissaire de cet hôpital.

N'importe qui parcourant les salles et pavillons de cet établissement sera émerveillé par son parfait fonctionnement. La propreté des salles, la netteté des appareils trappent le visiteur. Le rythme du travail de plus de deux cents employés fait supporter les capacités exceptionnelles de celui qui a tout organisé.

Quand on prétend faire des éloges à un des docteurs ou à quelque responsable de service la réponse est toujours la même : « Ici tout se doit au service de Pedro ». Lui en salopette bleue sourit à son œuvre, mais comprenant ses propres responsabilités nous parle de ses travaux.

Il n'y avait là qu'un projet d'hôpital, désarticulé, sans contrôle et sans utilité pratique aucune. Pedro Rodriguez prit tout en mains. L'industrie ferroviaire (aux mains des ouvriers réticulièrement) lui remit les sommes nécessaires (environ six cents millions). On se donna l'hôpital et l'initiative syndicale recueillit des centaines de milliers de pesetas. Pedro Rodriguez, profita des moyens mis à sa disposition par la C. N. T. et commença par doter les trois pavillons d'éléments chirurgicaux parfaits et prenant bien soin de leur installation. Petit à petit l'on installa des lits pour les camarades blessés revenant du front et aujourd'hui l'hôpital compte six cents lits. On sectionna notre camarade pour la section de santé au raison de ses capacités. On ne marchande pas les heures de travail, seule l'idée compte. La les infirmiers, les aides, les auxiliaires techniques descendent au besoin aux ateliers et aident le commissaire à réparer le matériel abîmé ; même des médecins parfois descendent aux ateliers avec les autres !

La fraternité qui règne dans cet hôpital entre tous est quelque chose d'émouvant. Le docteur Franco attaché à la radio est tant à faire qu'il est déjà personnellement atteint par le mal des radiologues.

L'hôpital a recueilli aussi des femmes malades des nerfs venant principalement de Madrid. On les a installées dans le calme, dans des chambres fleuries ; Pedro Rodriguez les visite tous les jours, il joint sa bonne humeur à l'action des médecins pour ramener ces victimes morales des bombardements à la joie de vivre dans la fraternité prolétarienne.

LA C. N. T. ET LES TRANSPORTS

Le Comité de contrôle des transports publics a le plaisir de pouvoir dire au peuple de Barcelone qui voyage en tramways, autobus, métros et funiculaires que plus de quatre-vingt mille enfants voyagent chaque jour sur ses véhicules. En conséquence afin de démontrer aux parents son intérêt pour les enfants, il vient de prendre les dispositions suivantes :

1^{re} A partir du 1^{er} janvier tous les brassards seront supprimés pour les enfants des écoles. En conséquence le comité de contrôle des transports publics urbains remettra à chaque enfant qui en fera la demande et sans aucune exception afin de lui permettre d'aller à son école, un laissez-passer pour une place qui lui donnera le droit de voyager gratuitement et dans les heures scolaires habituelles.

2^{de} Ceux qui auront droit à la gratuité seront les enfants des écoles primaires qui n'auront pas dépassé quatorze ans.

Au moment où les journaux nous annoncent de nouvelles augmentations en tout — et entre autres sur les transports — n'est-il pas curieux de comparer ce que peut l'action directe des travailleurs comme le démontre la C. N. T. en Espagne, et la complète impuissance des partis communiste et autres chez nous devant la vis toujours plus chère.

Comité pour l'édition des œuvres de Camille Berneri

Les camarades qui activement préparent la publication du premier volume des écrits de C. Berneri « Pensées et Batailles » prient tous ceux qui ont reçu les photographies de notre grand disparu d'en accuser réception aux expéditeurs et ceux qui ne sont pas encore en possession, d'en faire la demande à l'adresse de Mme Camidol, 1, rue des Vergers, à Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise).

Vente cartes C. — Souscription S.

Entrées. — Pont-l'Evêque, Soliqua, 10 S.; Sartrouville, Groupe, 50 C.; Savigny, Michel, 9 S.; Jules, 5 S.; Carlo B., 4 S.; Concas, 1,50 S.; Candoni, 50 C.; Groupe libertaire 151, C.; Groupe coopératif, 100 S.; Lunery, Copelli, 10 S.; Lyon, Mariani, 38, C.S.; Mulhouse, Macchi, 50 C.S.; La Courneuve, Mioli, 100 C.; Francouville, Beltrami, 50, C.; Rodez, Mozzanini, 10 S.; La Mure, Fuso, 10 S.; Genève, Le Réveil, 100 C.; Marseille, Pio, 80 C.S.; Belfort, Morenzoni, 30 C.S.; Paris, Suzanne et des amis, 287, C.; Bergano, 100 S.; Bruxelles, Jaconnetti, 50 S.; Hem Day, 150, C. — Total : 1.535 fr. 50.

Sorties. — Circulaires, correspondances, frais divers : 104 fr. 15 ; expédition des cartes : 108 fr. 10 ; 3.000 photographies : 715 fr. ; réimpression de 2.000 photographies A.C. : 200 francs. — Total : 1.122 fr. 95. Reste en caisse : 413 fr. 25. Le Comité.

POUR VOS ENFANTS

HISTOIRE D'UNE MONTAGNE

PAR ELISEE REGLUS

HISTOIRE D'UN RUISSEAU

PAR ELISEE REGLUS

Chaque ouvrage 12 fr. Franco, recommandé, 15 francs.

dragon et celui-ci mord et se remue dans la poussière.

« Dans quelques jours les rares foyers rebelles (11) de Madrid et de Barcelone seront matés et dans quelques jours ; peut-être dans quelques heures, je vous promets solennellement que je crierais : Vive l'Espagne ; de la Gobernación (le ministère de l'Intérieur à la Puerta del Sol à Madrid). J'ai mis mettre au front des troupes et il ne se passera pas beaucoup de temps avant que le signe de la Sainte Croix et notre glorieux drapeau ennemis flottent sur Madrid, au Centre de notre glorieuse Espagne.

(à suivre)

La crise de l'U. G. T. sera-t-elle résolue ?

La crise intérieure de l'U. G. T. va arriver maintenant à son point décisif. Les deux tendances qui s'affrontent ont accepté, on s'en souvient l'arbitrage de la Fédération Syndicale Internationale qui dans la réunion de son bureau, a décidé l'envoi d'une délégation composée de Citrine, Schvonenko et Jouhaux.

C'est sous la présidence de cette délégation que va débiter le Comité national mixte formé de représentants de toutes les fédérations des deux sections opposées de l'U. G. T.

Ce n'était pas le désir de la tendance Largo Caballero, qui eût voulu un congrès national de tous les syndicats, car il est très probable qu'un tel congrès lui eût donné la majorité. Largo Caballero a cependant accepté la proposition de la F. S. I. Il faut admettre que depuis les incidents scandaleux qui ont amené l'éviction des membres de l'ancienne commission exécutive, un formidable travail de sagesse a été entrepris et tous les moyens ont été employés pour combattre l'influence personnelle de Largo Caballero et de ses amis. Au moment même où le vieux chef de l'U. G. T. était à Paris pour discuter devant la F. S. I. les bases d'une solution, le dernier organe qui restait à Caballero, la « Correspondancia de Valencia », était saisi dans les formes « légales » par des membres de la Commission exécutive nouvelle, officialisée scandaleusement par une décision gouvernementale. Ce rapit « légal » a eu lieu le 28 novembre. On aura une idée de l'origine de ce nouveau coup de force quand on saura que les nouveaux directeurs de la « Correspondancia » sont d'abord l'ancien directeur d'« Adelante » — journal également enlevé à Caballero — un nommé Eduardo Boil ; ensuite le señor Salvador Chardin, ancien directeur du journal « Verdad », organe valencien du parti communiste !

Prieto, dont l'influence personnelle s'est visiblement renforcée

Solidarité internationale antifasciste



La Fête du 15 Janvier

Il faut vous y préparer, camarades. Nous tenons à votre disposition des cartes d'entrée que vous avez le temps de placer dans votre entourage. Passez les prendre, 26, rue de Crussol. Le prix en est modique : 6 fr. par personne, 3 fr. par enfant.

Nous vous garantissons un programme sain, agréable, merveilleux. Vous en serez enchantés. Et votre famille, vos amis, vos copains de travail vous sauront gré de les avoir amenés avec vous.

Nos enfants de Liens, les 200 orphelins espagnols, qui doivent aux anarchistes français de vivre depuis mars dans une quiétude relative si on compare leur existence à celle des autres orphelins d'Espagne, seront représentés à la fête de S.I.A. par six de leurs petits copains qui chanteront et danseront devant leurs parents adoptifs, leur marquant ainsi leur immense gratitude. Est-ce que la présence de ces gentils êtres, si chers à nos cœurs par leur malheur, n'est pas susceptible, plus encore que les artistes les plus réputés, de vous attirer nombreux à la Mutualité, le samedi soir 15 janvier ?

Nos tournées de conférences

Nous n'avons pu faire partir, comme nous l'aurions désiré, au début de décembre notre première tournée de conférences filmées. Le départ a été remis à un mois, soit au début de janvier.

Malgré les tâches multiples inhérentes à tout début et la grosse besogne d'organisation que nous avons dû mener à bien, il nous a été possible de donner, à part le meeting de Japy, si parfaitement réussi, diverses conférences filmées qui, malgré le peu de temps dont nous disposons pour la publicité, donneront des résultats encourageants.

Nous avons ainsi visité Corbeil-Essonnes, Boulogne-Billancourt, Saint-Ouen, Le Havre, Chartres ; partout la conférence fut très appréciée et nos films suscitèrent un très vif intérêt, surtout nos documentaires concernant l'effort constructif de nos camarades. Ces films, absolument inédits en France, firent une impression profonde sur ceux qui les virent.

Nous ne pouvons passer sous silence la magnifique réussite du Havre où la conférence fut faite et les films projetés devant 1.500 personnes qui se reti-

rèrent enthousiasmées. Ce succès est dû à l'activité de camarades dévoués qui ont, les uns et les autres, parfaitement compris l'importance du rôle de la S.I.A. et ont mis tout en œuvre pour arriver à ce merveilleux résultat ; nos camarades des Syndicats du Havre donnent, il faut le rappeler, l'exemple de la plus magnifique solidarité depuis le début des événements d'Espagne.

A part ces conférences filmées, notre camarade Huart fit connaître la S.I.A. à Sartrouville et à Montauban ; dans cette dernière localité, une section, nouvellement formée, est en plein développement.

Il faut que, pour la tournée qui vient, les résultats soient meilleurs encore car nous aurons plus de temps devant nous. Que chacun se mette à l'ouvrage pour assurer le succès de nos conférences filmées. Le meilleur moyen consiste à placer les cartes d'entrée à l'avance ; nous sommes persuadés que chacun rivalisera de zèle dans le placement de ces cartes. Nous rappelons que les bénéfices de ces conférences, comme toute l'action de la S.I.A., du reste, sont destinés à aider, soutenir, les victimes du fascisme.

Permanences, convocations de la S.I.A.

11e ARR. — Permanence, café de la Presse, 120, rue Montmartre, le dimanche, de 9 heures à 11 h. 30, à laquelle sont conviés les types du Croissant, les porte-cyclistes et le personnel de chez Hachette.

14e. — Permanence le dimanche de 9 h. 30 à 12 h. au café-restaurant "Comme chez soi", 27, rue des Ecoles.

15e. — Permanence 45, rue Mouffetard, le mercredi des 20 h. 30, le dimanche de 10 heures à midi.

16e ARR. — Permanence tous les samedis de 16 heures à 19 heures, tous les dimanches de 9 h. à midi, 49, avenue Jean-Jaures.

ASNIERES. — Permanence tous les jours, 201, rue Duménil.

CLAMART. — Une section est en formation. Nous publierons tous renseignements utiles la semaine prochaine.

COUSAINVILLE. — Réunion samedi 5 janvier, à 15 heures, salle Caust.

IVRY-VALENTIN. — Réunion de la section jeudi 30 décembre, salle du Lion d'Or, 24, avenue de la République, à Ivry.

MONTROUGE. — Permanence tous les après-midi, 75, avenue de la République et tous les jours, café Richard, 94, rue de Bagneux.

REGION DE VERSAILLES. — Les camarades désireux de militer activement au sein de la S.I.A. sont invités à assister à la réunion constitutive de la section de Chaville-Vélizy, Viroflay, Sèvres, Versailles qui aura lieu le vendredi 7 janvier, à 21 heures, Mairie de Chaville.

IEVRAN. — Permanence tous les dimanches de 9 h. 30 à 11 h. 30, café Fontenay, rue Lénine.

FIGNEUX. — Tous les après-midi et le dimanche, permanence chez Riaux, café-restaurant, 116, av. Henri-Barbusse.

LEVALLOIS-PELETTE. — Siège de la Section : Bar du Casino. La correspondance concernant la S.I.A. doit être adressée au camarade Aug. Boulet, quartier Cabiscot.

LYON. — Permanence de la S.I.A. : F. Mathis, 48, rue Colson.

LYON. — Le jeudi 23 décembre le Comité lyonnais de la S.I.A. s'est définitivement constitué. Son siège est situé 212, rue de Créqui. Un bureau a été désigné. Il est composé comme suit : secrétaire, Masneuf, secrétaire-adjoint, Lavogel, trésorier, Mme Aitram, trésorier-adjoint, Pernette. En outre à mesure qu'une section locale se forme un délégué de cette section sera désigné comme membre du bureau régional. Les colis pour les camarades d'Espagne seront reçus 212, rue de Créqui. La correspondance concernant la S.I.A. doit être adressée à Masneuf, 3 bis, rue Florent.

VALENCIENNES. — Nous informons les camarades de la région qu'une section de la S.I.A. est formée. Nous faisons appel aux antifascistes de toutes tendances afin qu'ils viennent grossir les rangs de notre organisation. Ce n'est pas au moment où les révolutionnaires espagnols se trouvent

dans le plus complet dénuement qu'il faut leur mesurer notre solidarité. Le développement de la S.I.A. dépend de la bonne volonté de tous. Que tous, donc, se mettent à l'œuvre. Pour les dons en argent, en vêtements, vivres, etc., s'adresser à René Girard, 6, chemin des Planches.

S.I.A. vivra

Dans les relations internationales, de multiples essais furent tentés en ce qui concerne la solidarité aux victimes de l'oppression, mais il nous faut reconnaître que la S.I.A. arrive à son heure et remédiera à de nombreuses imperfections.

Si la place ne m'était pas limitée, je vous parlerais de l'entraide aux fugitifs politiques depuis 1870 jusqu'en 1937 et le témoignage de mon père défunt, membre de la 1^{re} Internationale, serait apporté. Combien de personnalités éminentes, victimes de la répression versaillaise et de « l'Ordre Moral » furent aidées par de simples et pauvres travailleurs. Hélas ! n'est-ce pas une honte que les meilleurs révolutionnaires ne furent secourus — admettons — seulement — seulement que par le bon cœur des miséreux, élevés à l'école de la bonne Louise Michel... Et cela, pendant plus d'un demi-siècle.

Ne boudons pas à la besogne présente. Apportons tous nos efforts pour développer la S.I.A. dans les masses ouvrières. Nous devons en faire la véritable organisation altruiste, universelle et, évoquant les paroles mémorables prononcées devant les complices de Thémis : « EST ANARCHISTE TOUT ACTE QUI CONSISTE A ATTENUER LES SOUFFRANCES DES INDIVIDUS », prêchons d'exemple en apportant le maximum de nos ressources pour la solidarité.

Je termine ce petit papier par une suggestion. Ne serait-il pas possible d'avoir pochettes et foulards avec l'inscription S.I.A. et le portrait de Louise Michel ? Nos copains espagnols reconnaîtront comme nous que le souvenir de la buena Luisa inspire tous les animateurs de la Solidarité Internationale Antifasciste.

Hoché MEURANT.

S. I. A.

demande des militants

La S.I.A. édite un nouveau tract qu'elle espère faire répandre à des millions d'exemplaires en un très court espace de temps.

On lira plus bas le texte de ce manifeste qui a pour but de secouer la torpeur de ceux qui, s'habituant à tout, surtout au pire, voient d'un œil quasi-indifférent se dérouler les sanglants événements espagnols.

Les miliciens, là-bas, sont souvent démunis d'armes et de munitions, leurs enfants sont privés de lait, la population, composée de leurs femmes et de leurs vieux parents, manque de pain. Ici, l'on s'en fout, puisqu'on ne fait rien d'opérant ; rien qui aide véritablement nos frères d'Espagne, ceux qui, courageusement, se battent ; rien qui adoucisse les souffrances des foules que la faim prend aux entrailles.

Le Peuple de France, par notre tract, va être instamment appelé à donner davantage au Peuple

d'Espagne. Dans toutes les grandes villes, comme dans les plus petites bourgades de ce pays, nos camarades, animateurs de S.I.A., vont forcer la solidarité à s'affirmer intensément en faveur des antifascistes espagnols. Et nos camions, se succédant, recueilleront les fruits magnifiques d'une entraide sans précédent.

Que de partout des amis se lèvent et nous crient un nom, une adresse. Nous grouperons par région les indications que l'on nous donnera. Pour chaque région, nous ferons imprimer un manifeste qui, répandu à profusion, attirera nombreux les colis dans les dépôts.

Car le tract ci-dessous n'est qu'un commencement. C'est une idée que nous lançons. Aujourd'hui, nous nous en tenons là ; demain, nous ferons mieux encore.

A l'œuvre, les amis ! S.I.A. demande des militants.

Solidarité Internationale Antifasciste s'adresse au peuple de France

S.I.A., courant au plus pressé, et désireux parer au péril le plus urgent, demande au peuple de France d'aider l'Espagne ouvrière à se débarrasser de son fascisme ; de ne pas oublier qu'une fois vaincu en Espagne, le fascisme sera en déclin partout dans le monde.

S.I.A. affirme que l'Espagne antifasciste manque non seulement d'armes et de munitions, mais de pain ! Quelle est dépourvue de tout.

S.I.A. vous prie, camarades, de défendre l'Espagne antifasciste contre la misère qui l'éprouve si cruellement ; de faire des colis de vivres non périssables, de médicaments, de vêtements, de linge, de chaussures (ces derniers objets propres et en bon état, neufs si vous le pouvez), et de les apporter, de les envoyer à ces adresses :

PARIS
26, rue de Crussol (11^e).
LILLE
Cabaret Flamand, 23, place Rihour
CROIX (Nord)
Meurant, 1, rue d'Arcole
NANCY
Bourse du travail
SAINT-QUENTIN
Jossiaux, rue du Palais de Justice
Empire, 9, rue Jules-César
DJON
Mathis, 48, rue Colson
CHAMONT-BRUXEREUIL
Carré, café François
SAINT-ETIENNE
Bourse du Travail (salle 20)
TOULOUSE
4, rue Tripière
TOULON
Bar Taillan, 22, rue Garibaldi
BORDEAUX
Bar Fernand, Cours de l'Yser
VALENCIENNES
Girard, 6, chemin des Planches
NICE
Librairie Diderot
14, avenue Notre-Dame

VERSAILLES
Charles, 14, rue de l'Occident
ORLEANS
Berger, 23, rue Croix-de-Bois
REIMS
Café Gui-Gui, rue du Temple
BREST
Maison du Peuple
LE MANS
Lulé, Café du Nord
place de la République
LORIENT
Bourse du Travail
ROUEN
17, rue de Fontenelle
MONTPELLIER
1, bd Bonne-Nouvelle
CARCASSONNE
Bezombes, 6, rue Littré
NIMES
Repon, 16, rue Bachalas
LYON
212, rue de Créqui
MARSEILLE
Bourse du Travail (Salle des femmes)
PERPIGNAN
Ancien hôpital militaire
rue du Maréchal-Foch

S.I.A., qui a des communications suivies avec Barcelone, et des camions qui assurent un service régulier entre la France et l'Espagne, se charge de répartir aux antifascistes espagnols le produit de votre entraide.

S.I.A., se plaçant au-dessus des tendances, vous donne la garantie que sa solidarité s'étend à tous ceux qui, là-bas, luttent contre Franco et ses cohortes de tueurs.

FAITES CE GRAND DEVOIR DE SOLIDARITE, CAMARADES ANTI-FASCISTES DE FRANCE, FAITES-LE IMMEDIATEMENT.

Une affiche passe-partout

Pour faire connaître les permanences de S.I.A. et faciliter leurs tâches, nous avons fait imprimer des affiches passe-partout (demi-colombier) qui sont à la disposition des sections de la S.I.A. Nous en réclamons à partir de samedi.

Les listes de souscription

La semaine prochaine nous publierons la liste de souscriptions reçues pour S.I.A. Par la suite, la publication des listes de souscription sera faite au début de chaque mois, dans ce page de la S.I.A.

Une poignée d'éloges

Nous avons eu ici, en Espagne, des échos de votre grand meeting de Japy. Nos cœurs y étaient sensibles. S.I.A. française sera la plus puissante section de notre Internationale ; elle rendra au monde antifasciste, et d'abord à nous autres Espagnols, des services importants. — HERRERA.

Camarades français, bravo ! Votre S.I.A. est à peine née que déjà elle est grande personne et fait parler d'elle. Vous êtes engagés dans une bonne voie : celle de la solidarité pratique ; ne vous en écarter point. — Garcia OLIVER.

Je lis attentivement les pages de votre S.I.A. J'y trouve chaque semaine matière à me réjouir, puisque votre activité ne se ralentit pas, qu'elle augmente, au contraire, sans cesse. Nous étions sûrs que vous réussiriez, mais nous ne pouvions espérer que vous meneriez la barque de la S.I.A. à une telle allure. Eh là ! n'allez pas chavirer ; doucement, doucement et... longtemps. Nous avons tellement besoin de vous. — Federica MONTSENY.

Enthousiasme, sens pratique

Nous publierons chaque semaine, dans cette page, quelques lettres prises dans le tas. Elles fixeront les camarades sur l'enthousiasme grandissant qui entoure S.I.A. ; sur le sens pratique des amis qui s'ingénient à donner force à cette œuvre de solidarité.

Du camarade Roger de Fournier, de Paris :

Je craignais, au début, avoir quelque mal à placer vos cartes. Craintes vaines puisqu'elles ont été placées le jour même. Faites-moi parvenir, voulez-vous ? vingt nouvelles cartes.

Du camarade Janier, de Toulon :

La section de la S.I.A. de la Seyne a déjà une vingtaine d'adhésions, celle de Toulon autant et demain nous organisons une réunion à laquelle les éléments purement syndicalistes ont promis leur concours, ainsi que la gauche socialiste, les Jeunes socialistes et les Intellectuels antifascistes. Nous espérons un bon résultat. Envoyez-nous 100 affiches illustrées.

Du camarade Hinard, d'Antibes :

Comme je l'avais prévu, nous serons une centaine avant la fin de l'année. Je suis donc obligé, d'ici peu, de vous remercier des cartes et timbres. Nous attendons les affiches illustrées pour les coller à Juan-les-Pins et Antibes.

Du camarade Cochon, de Maintenon :

J'ai bien reçu le matériel envoyé par la S.I.A. J'ai fait immédiatement le nécessaire pour la distribution des tracts et le placement des cartes. Nous pouvons dès maintenant prévoir une section importante à Maintenon. Mais il serait nécessaire d'organiser très prochainement une réunion avec un bon orateur. Voulez-vous me renvoyer une vingtaine de cartes ?

Du camarade Piou, de Saint-Sébastien-sur-Loire :

Je viens de lire le « Libéraire » pour la première fois. J'étais communiste, mais nous sommes nombreux, ici, qui ne reprenons pas nos cartes du P. C. en 1938. Comme mes camarades, tous militants de valeur, sont jeunes et qu'ils veulent prendre une part active à l'émancipation du prolétariat, il nous a semblé que nous pourrions agir utilement en travaillant dans la S.I.A. que vous venez de créer. Nous ne sommes pas anarchistes, nous ignorons même les théories de nous en imprégner dans l'avenir ; mais pour le moment, si vous nous acceptez, vous aurez en nous d'actifs propagandistes de la S.I.A.

De Hoche Meurant, de Croix :

Me faire parvenir d'urgence 50 cartes et 90 timbres (autant que les 2 précédents envois). Nous avons, certes, des points de divergence, mais, non de Dieu l'avant tout, nous sommes des anarchistes. Agissons comme tels.

Du camarade Auria, de Nîmes :

Votre idée est belle, camarades, et je suis heureux d'y apporter ma part. Vivent nos camarades d'Espagne et faisons disparaître la race des salauds.

Du camarade André Prin, de Rezé :

Si c'était possible, je vous demanderais aussi de m'envoyer au plus tôt une ou plusieurs feuilles de souscription de la S.I.A. que j'espère vous renvoyer pleines d'ici la fin du mois.

Du camarade Farsy Henri, d'Anché :

J'ai distribué les tracts. Beaucoup de camarades reconnaissent qu'il y a là un effort à faire pour nos énergiques copains espagnols. Alors, à plusieurs, nous avons décidé de former une section de la S.I.A. Pour commencer renvoyez-moi 10 cartes, 100 timbres, des tracts et affiches illustrées.

De Fehrenbacher, d'Alger :

Le matériel que tu m'as adressé à ce jour se révèle déjà insuffisant pour nous permettre de faire face aux demandes de camarades disposés à créer des sections à l'intérieur. Il nous faut au plus vite 150 cartes, des timbres et des bulletins

d'adhésion. Indépendamment du travail effectué par les camarades de l'ancien Comité Francisco-Ferrer, une section se crée à El Biar, une autre, à Blida, une autre encore à Cherchell. Ne faites pas attendre pour le matériel, il faut battre le fer quand il est chaud.

Du camarade Sache, de Thonon-les-Bains :

J'ai bien reçu les cartes, timbres, tracts que j'avais demandés. J'envoierai bientôt le montant des cartes placées (une dizaine). J'attends les affiches illustrées.

Du camarade Mignon, de Marçay-en-Barcel :

La miracle : 29 adhésions de la S.I.A. dans le coin le plus fasciste de France. Renvoyez-moi affiches illustrées et cartes.

Du camarade Ratié, de Montauban :

Nous avons formé ici un groupe local de la S.I.A. Nous arrivons à le rendre très important. D'ailleurs les amis de Toulouse nous aident du mieux qu'ils peuvent. Faites-nous parvenir 50 cartes et 200 timbres.

Du camarade Drugmanne, de Valenciennes :

J'ai bien reçu les 10 nouvelles cartes ; ça marche ; les 20 premières cartes sont placées. Il y a un sympathisant, dont je te donne l'adresse, qui serait susceptible d'organiser une conférence filmée dans son lieu. Quand à nous nous avons une salle pour le 8 janvier. Voulez-vous présenter Pivert et Dumoulin pour y prendre la parole ?

Du camarade Gaston Rauzier, de St-Gilles (Gard) :

Je viens de terminer de placer les 9 cartes de la Solidarité Internationale Antifasciste que le camarade Châtellier, d'Almargues, m'avait fait parvenir. C'est bien insuffisant pour une localité comme la nôtre. Aussi veux-tu m'en envoyer 10 autres.

Du camarade Jean de Capagès, de Salies-du-Salat (Hte-Garonne) :

Nous approuvons la création de S.I.A. ; nous allons essayer de monter une petite section dans notre petite localité. Vous enverrez donc 10 cartes, 50 timbres et 5 affiches illustrées. En tout cas nous allons faire de notre mieux car les moments présents ne sont plus aux promesses mais à l'action.

Du camarade Poignette, de Bourges :

Très bien, votre S.I.A., camarades. Ah ! si elle pouvait réveiller tous ceux qui dorment et qui laissent mourir cette vaillante Espagne ! Et pourquoi ne les réveillerait-elle pas ? En tout cas vous avez pris la une bonne et belle formule ; elle doit réussir. En ce qui me concerne je ferai tout pour cela.

Du camarade Eugot, de Verdun :

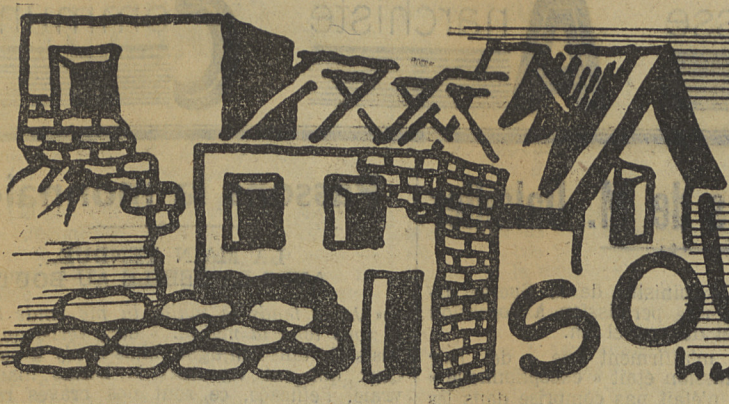
J'ai liquidé les dix cartes que j'avais demandées ; envoyez-m'en encore une quarantaine. Et je compte en placer bien davantage.

Du camarade Comissinier, de St-Henri :

Je réponds à ton envoi de 10 cartes en te disant que la section, ici, marche très bien et que j'ai besoin de 10 nouvelles cartes, également d'affiches illustrées. Par ce qui se produit à Saint-Henri, j'ai l'idée que S.I.A. fera son chemin en France.

D'Alger encore, mais cette fois du camarade Spielman nous écrivant au nom des amis ayant appartenu au Comité Francisco Ferrer :

Nous continuons l'œuvre commune qui est déjà bien en train ; nous espérons obtenir un bon résultat. A cet effet, veuillez nous renvoyer d'urgence : cartes, timbres, affiches, tracts, car nous allons entreprendre une série de tournées de propagande dans tout le département.



Solidaridad Internacional Antifascista

Cayó Teruel, ¡ Adelante !

¡ Cayó Teruel ! Da gana de cantar, da gana de gritar, da gana de bailar ! ¡ Cayó Teruel !

Era tiempo, en fin, que una gran victoria viniera a echar un poco, o un mucho de luz en el cuadro histórico de la España actual.

Teruel era para los que estaban al tanto de las cosas, casi una pesadilla. Varias veces el enemigo pensó partir de esa ciudad para, con un desembarco simultáneo en la costa de Levante, probablemente en Castellón, cortar en dos la España leal y aislar a Cataluña de Levante y del Centro. Sabíamos eso. Sabíamos que las preparativas de desembarco se habían hecho en repetidas ocasiones, y, por una u otra razón, se había aplazado la operación.

La maniobra era de esperar. Era también de temer. No somos de los que derrotan diariamente al enemigo con un artículo o con palabras energéticas, como no somos de los que alimentan a los amigos con salvia discursadora. Valoramos los hechos en lo que son. Los tarlantes de la acción nos inspiran rabia. Y porque no vivimos de ilusiones, apreciamos la realidad en lo que es, y calculamos mejor el alcance de la victoria que acaba de lograrse.

Teruel, no lo olvidemos, está en medio de altas montañas. Tiene una defensa natural formidable. Y como debía ser base de futuras operaciones, como habíamos intentado ya tomarla tres veces, el enemigo no la descuidó. Los corresponsales italianos se complacían en subrayar, en la prensa mussoliniana, que estaba rodeada de un sistema defensivo de alambre de púa y de trincheras, de gran eficiencia. De nada ha valido todo esto. El empuje, la organización, el armamento de que dispone la España antifascista actual lo han arrollado todo.

¿ Arrollaron más mañana ? Esperémoslo. Este hecho, con la toma de Belchite, de tan difícil conquista en toda la historia de España, permiten augurar otros triunfos.

Pero una pregunta surge : ¿ qué pasa en el campo fascista ? Repetimos que no somos de los que se desayunan diariamente con media docena de falangistas y otros tantos requetés. No nos disimulamos las dificultades. Con todo, el hecho es evidente : desde el primer día del ataque y antes de que la ciudad fuera tomada de hecho, en sus dos terceras partes, pasaron unos seis días. Y en seis días, el enemigo tuvo tiempo de traer refuerzos. Posee líneas ferroviarias bien organizadas, está en contacto directo con Zaragoza. Era cuestión de unas horas. ¿ Por qué no ha distraído de los otros sectores del frente de Aragón tropas bastante numerosas para socorrer eficazmente a los sitiados ? ¿ Por qué no las sacó de otros frentes ?

Puesto que no tenía que preocuparse del Norte, ¿ cómo es que no pudo mandar en auxilio de los suyos a los que allí lucharon, a parte de esas tropas ? ¿ Cómo no tomó, al mismo tiempo que llevábamos a cabo la nuestra, una ofensiva en otro frente, a fin de distraer nuestra atención y de obligarnos, si era posible, a suspender el asedio ?

Imposibilidad de ayudar a la defensa de un punto de valor estratégico enorme, imposibilidad de tomar la ofensiva, a pesar de tener disponibles reservas de tropas y municiones abundantes de desembarcadas a diario, por los buques italianos y alemanes. Tal es el hecho sorprendente a que asistimos. Hecho que deja vislumbrar, sea una crisis grave en seno del fascismo, sea una carencia real de fuerza, proveniente de no sabemos qué disminución de poderío.

El mismo hecho se produjo cuando la toma de Belchite. Es verdad que fueron enviadas después tropas de refresco para obsecularizar un avance de nuestras fuerzas en profundidad, pero de todos modos, había tiempo, disponiendo el fascismo como disponía, de una línea ferroviaria admirablemente organizada, de mandar

elementos de combate a fin de impedir la conquista de esa plaza. Sabemos que, con frecuencia, los fascistas se baten bien. No es por tanto cuestión de decisión y tenacidad. ¿ Es, entonces, cuestión de efectivos ? Claro que disponen de una población mayor que la nuestra, claro que pueden movilizar lo que les parezca, como hacen siempre los gobiernos en tiempos de guerra. Gente no les falta. Pero falta probablemente a la mayoría de esa gente la voluntad de combatir a los antifascistas. No todos son requetés. Miramos el porvenir inmediato con más optimismo. Somos más fuertes. Ahora, parece que nosotros podemos colocar al fascismo en la situación en que nos había colocado y nos mantuvo durante mucho tiempo : en la del que espera el ataque.

¡ Ojalá siga esta situación y prospere ! ¡ Ojalá los valientes combatientes, los trabajadores españoles que luchan y dan su vida, puedan mantener el esfuerzo ofensivo ! Y ojalá sepamos nosotros ayudarles desde aquí, ya que no les ayudamos allí, para contrabuir, siquiera alimentando a los combatientes, a una victoria que debemos merecer por el esfuerzo aportado para su consecución !

Por la vida de la S. I. A.

PEDIR TARJETAS DE ADHESION

Ya se están distribuyendo, desde hace tiempo, las tarjetas de adhesión a la S.I.A. Hemos dicho lo que convenia al respecto, pero no es inútil repetirlo.

Cada tarjeta cuesta dos francos. Tiene doce divisiones para poner en cada una un sello, de un franco cada uno. Cada sello corresponde a un mes. Quien desee dar más de un franco por mes — y conviene que sean muchos —, llena varias casillas a cada vez, y pide tarjetas nuevas.

Se puede pues repartir estas tarjetas y asegurar las cotizaciones sin fundar por esto una sección de la S.I.A.

Esto hace posible la acción individual tanto como la acción colectiva. Esperamos que los pedidos serán numerosos, y las cotizaciones regulares.

Pedirlas a N. Faucier — 26 rue de Crussol — Paris — XI^e. Para girar : cheque postal — Faucier, 59-03.

CARTELES Y MANIFIESTOS

Hemos enviado muchos carteles y manifiestos. Nos quedan, y haremos otros si hace falta. Esto equivale a decir que los que aún no pidieron pueden y deben hacerlo sin retraso.

En todas las instituciones antifascistas, de carácter político, sindical, cultural, deportivo incluso, debemos procurar que nuestros carteles estén puestos en forma permanente.

Hay que intensificar la propaganda. ¿ Qué haces tú para esto ?

SECCIONES, SECCIONES, SECCIONES

Y hay que fundar secciones. Se va haciendo labor, pero nunca se hará bastante, por muchas energías que se desplieguen. Por lo tanto, redoblemos de actividad. Multipliquemos las fuerzas de la S.I.A. Hagamos surgir por doquier nuevos núcleos de voluntarios. Cuando se pueda sobre la base de afinidad ideológica, bien. Cuando no se pueda, bien también. Para vencer a Franco han de coincidir socialistas, anarquistas, sindicalistas, sin partidos, republicanos, e incluso los comunistas que no se creen obligados a ejercer una hegemonía matadora de todo.

Reinanse los que, en la conversación diaria, del taller, de la calle o del café, desean por igual el aplastamiento de Franco. Háblense cordialmente, y empuen la obra. Ya verán como, la mayor parte de las veces, basta con que

Comentarios a nuestro primer mitin

Sirvan las primeras líneas que escribo en esta página española de la S. I. A. en Francia, para saludar a todos los antifascistas españoles que convienen conmigo en que es necesario aunar los esfuerzos y las voluntades, a fin de que la obra que aquí se ha emprendido se agigante sin cesar, como en las trincheras se agiganta el coraje de nuestros muchachos.

Y ahora quiero hablar sobre el mitin que tuvo lugar recientemente en el Gimnasio Japy, mitin que, como sabrá el lector, da principio a la actividad pública de esta organización mundial en el país que las azares de la vida nos hacen habitar.

Por su primer acto, la S. I. A. no podía pedir más. Cantidad y calidad de público se reunían en feliz apareamiento. Mucha, mucha gente. Pero también, lo que tiene quizá, mas valor, mucho, muchísimo entusiasmo. Un entusiasmo desbordante, promisor de muchas cosas, de nuevas adhesiones, de otros esfuerzos. Cuando se ha visto vibrar una sala como lo he visto yo, se cifran esperanzas en lo que los allí reunidos podrán hacer en el porvenir.

Reconocemos que los concursos que se habían asegurado se consiguen pocas veces. Había, acertadamente, representantes de todas las tendencias sociales. Y todos sin excepción, estaban unidos por su amor a la causa de los nuestros, que es, como lo hicieron recalcar, la causa suya.

Marceau-Pivert, leader de la oposición socialista, Sebastian Laure, el veterano luchador ácrata, Georges Ploch, publicista admirable, Paul Rivet, socialista, profesor y pensador, y todos los demás, representando los sectores del antifascismo que colocan su amor a la libertad por encima de sus apatencias de dominio, hablaron con la elocuencia de la palabra, del pen-

samiento y del corazón, diciendo lo que debía decirse en tal oportunidad. Se denunció al fascismo ; se denunció el bloque de que España es víctima de parte de las naciones llamadas democráticas ; se censuró áspicamente al proletariado internacional, por la insuficiencia de su ayuda. Se proclamó la necesidad y la voluntad de ayudar más y más, y por fin se afirmó que la libertad no estaba amenazada solamente por el fascismo, y que era necesario defenderla contra todos sus enemigos, tanto ahora como mañana.

Actos de esta clase deben organizarse en toda Francia, pues hay que concertar las voluntades antifascistas, y las manifestaciones en común logran grandes efectos. Además, tienen la virtud de hacer salir del sopor en que están sumidos parte de los trabajadores, tarea que se impone si queremos que la ayuda a España revista el carácter de importancia que se precisa.

Es de esperar que tan buena labor será repetida en los grandes centros de Francia. Los antifascistas de Lyon, de Marsella, de Toulouse, de Bordeaux, de todas partes deben apresurarse en seguir el ejemplo que se ha dado en Paris. Basta, la mayor parte de las veces, que unos cuantos tomen la iniciativa par ser en seguida secundados por otros. Yo creo que la causa de España suscita bastantes simpatías para que tales actos sean posibles. A mi entender, es cuestión de voluntad de unos cuantos.

La agitación pública pro-España se había entibado un poco. La gente se dormía, parecía perder su interés. Despertémosla de nuevo. No es por ella, es para la lucha antifascista, para los que allí, del otro lado de los Pirineos, confían en nosotros, esperan en nosotros, que no tenemos derecho a defraudarlos.

Jaime DOMENECH.

España y su lucha

Solidaridad Internacional Antifascista

La solidaridad no dejaría de ser una bella palabra vacía de sentido si no se convirtiera en obras.

La solidaridad es acción, aportación directa al esfuerzo común. Si los trabajadores del mundo, si los hombres amantes de la libertad, de la armonía universal, hubieran comprendido desde el primer momento de sus luchas el amplio sentido y todo el valor de la solidaridad, y lo hubiesen practicado como doctrina en realidades aplicadas desde mucho tiempo, la suerte, el rumbo del mundo habría sido otro, y otra también la suerte de los trabajadores de diferentes países, que hoy viven bajo el yugo de la dictadura capitalista y fascista.

La solidaridad es la palabra de salvación de todos los trabajadores del mundo. Es también la garantía máxima de los valores más preciados de la civilización.

Hoy el fascismo asola y destruye a España, China y otros pueblos. La solidaridad antifascista se muestra muy tibia, lo mismo en la clase trabajadora que en los núcleos que se llaman defensores y amantes de la libertad, adversarios decididos de todos los despotismos.

La sensibilidad mundial parece embotada. Debería levantar un clamor de protesta y de indignación, y contempla con indiferencia o con una actitud de cobardía moral desoladora la tragedia nuestra.

Toda persona que no se levanta en acción firme y decidida contra el fascismo, directa o indirectamente se convierte en su cómplice. La solidaridad fue más bien invocada, en lugar de ser practicada por imperativo de conciencia.

Para despertar las conciencias dormidas, para abrir los corazones a la solidaridad, es necesario acaso invocar los cuadros de horror que produce la acción del fascismo criminal ? Las ciudades abiertas bombardeadas y destruidas, los centenares de víctimas inocentes, de tiernos cuerpecitos destruidos, de luchadores martirizados, los torrentes de sangre y de lágrimas que continuamente el fascismo hace verter en España y en otros países ? Esos horrores inenarrables, no hay pluma que pueda describirlos. No hay palabra para condenar la acción inculcable del fascismo mundial.

S. I. A. es un rayo luminoso, es una esperanza reconfortadora, en las densas y siniestras nieblas del panorama internacional. La única cosa capaz de hacer algo positivo para acabar con tanto dolor, con tanta tragedia, con tanta vergüenza es la solidaridad, la solidaridad antifascista mundial.

Que no sea ésta una palabra vana ! Que demuestran las conciencias antifascistas del mundo de qué son capaces !

Solidaridad Internacional Antifascista nace sin prejuicios partidistas ni de tendencias, para realizar una obra de ayuda a las víctimas de la furia y vesania criminal de los Hitler, Mussolini y sus secuaces, para socorrer a los niños, a los ancianos, a las familias de los luchadores sin distinción. ¡ Apoyada, hombres de conciencia libre del mundo ! ¡ Apoyada trabajadores, intelectuales, hombres de generosos sentimientos ! Engrosad las filas solidarias, y que esa Agrupación Internacional Antifascista envíe a todos los rincones del mundo, a la España martirizada, su ayuda eficaz y la voz de aliento que ha de llegar hasta los que luchan para abatir al fascismo internacional.

¡ Hombres libres ! ¡ Intelectuales ! ¡ Trabajadores de habla española residentes en Francia ! ¡ Trabajadores de todos los países ! La solidaridad es una palabra de valor internacional. Ha sido el factor de evolución en el desenvolvimiento de la especie humana. Ha de ser también el factor que repare los estragos de la barbarie fascista, que la aboguen con su humano clamor, y con su acción eficaz fiel, abra a la Humanidad nuevos horizontes de paz y de libertad.

¡ España ! ¡ El pueblo español sufre en carne viva los zarparos siniestros del fascismo ! ¡ S. I. A. os abre el camino para ayudarlo !

El pueblo, el proletariado español antifascista no lucha únicamente en defensa de su libertad y de su independencia. Su lucha es salvaguardia de la libertad para todos los pueblos del mundo.

No lo dejéis abandonado a su suerte. Prestad vuestra decidida ayuda a esa lucha antifascista. Sed, trabajadores, hombres de conciencia libre, militantes esforzados de la gran asociación, **Solidaridad Internacional Antifascista**, y transformada en uno de los más formidables movimientos solidarios frente al fascismo internacional y a sus atrocidades y horrores.

GERMINAL ESGLEAS.

Notas desde España

Una victoria del pueblo

La toma de Teruel ha provocado aquí manifestaciones desbordantes de entusiasmo. El pueblo se ha echado a la calle, vitoreando a las tropas que supieron lograr este resultado halagüeño por todos conceptos, aclamando una victoria que vengaba muchos de sus sufrimientos.

Cierto que esto no da de comer, pero, como dice el refrán, « no sólo de pan vive el hombre », y cuando hay algo de pan y una gran satisfacción moral, podemos soportar mejor los embates de la vida.

Si la toma de Teruel ha despertado el entusiasmo, ha reanimado la fe en la victoria, que parecía estar de capa caída. Pero, sin regalar méritos a nadie, creo necesario hacer una advertencia.

Esta advertencia es que no debemos olvidar que se trata de la victoria del pueblo. Y digo esto, porque demasiados tienen tendencia a personificar este hecho de armas, poniendo por delante un nombre o dos, y olvidando o procurando que se olvide a la masa anónima que está detrás de este hecho.

Hay que procurar no crear entre nosotros el espíritu dominante en las naciones militaristas, el de los historiadores oficiales y tradicionalistas, que todo lo atribuyen a un general, sin reparar en el sacrificio de los soldados rascos. Son los soldados rascos que han tomado Teruel. Lo han hecho con su sacrificio, al precio de sus fatigas, de sus heridas, de su vida. Sin ellos, no habría habido victoria posible. Sin ellos, nada podríamos esperar.

No quiero negar la inteligencia con que el ataque ha sido planeado y llevado a cabo. No quiero negar que, sin esa inteligencia, poco se podría hacer. Sabemos el valor de los estrategas en la historia. Y no regalemos las felicitaciones a los que, en el Estado Mayor, las merecen. Pero al mismo tiempo quiero felicitar a todos los cuyo nombre no aparece en las columnas de los periódicos, a los muchos « soldados desconocidos » de los cuales no haremos, en adelante, como en las naciones capitalistas, un culto para preparar los espíritus a nuevas matanzas, pero que merecen ser colocados en primera línea, junto con los jefes que en primera línea también, supieron luchar y morir como ellos.

Un camión

Estaba yo usualmente en el Comité Regional cuando vi llegar un camión de víveres conducido por un compañero que supe después era el militante francés Pierre Odéon.

Este camión ostentaba leyendas de la S.I.A. Era un aporte de la S.I.A. Paquetes y paquetes, cajas de cartón « bullos » todo lleno de víveres, de ropas, de todas clases de cosas necesarias. La carga fue colocada en el almacén que la sección española tiene establecido aquí.

Inmediatamente se procedió a una clasificación. Tales paquetes iban al Levante, tales otros al frente de Aragón, unos a Madrid, otros a algún sector del frente del Centro. Incluso los vi destinados a la parte de Extremadura que tenemos aún en manos.

Los que quedaban para Barcelona eran puestos aparte, e inmediatamente se tomaban medidas para avisar a los destinatarios.

Todo estaba hecho con método, con la premura y la rapidez que se advierte en lo que está bien organizado. Este hecho me llamó sobremanera la atención.

Y pensé, al mismo tiempo, en la belleza de esta llegada. Los camiones que llegan, aportando la ayuda de los antifascistas de todas partes, son la demostración viva de la solidaridad internacional, universal, en la lucha por una misma causa. Es hermoso. Porque es verdad que los regímenes fascistas se ayudan también unos a otros. Pero obedecen a intereses, a conveniencias de clanes políticos o capitalistas, mientras respondemos nosotros a impulsos del corazón y de la conciencia.

Es la Internacional Antifascista. ¡ Qué hermoso tema ! Hermoso y útil. Nunca como en estos momentos la solidaridad precisa esta práctica de la solidaridad por encima de las fronteras, porque nunca el ataque a las fuerzas de progreso ha sido tan violento, y tan general.

Tabaco

No soy fumador. Tengo a este respecto, y al respecto de otros vicios, una postura que, en mi moral personal, no varía : soy puritano.

Y sin embargo, a los que procuran ayudar a los combatientes, les pido tabaco. Las circunstancias me hacen ser menos intrínseco. Yo que

siempre he combatido la tabacomanía, procuro encontrar ahora esta planta, mala, dañina, para enviarla al frente.

Hace unos seis meses, fui a ver a unos campesinos, en un pueblo de Aragón. Eran tres grupos que destruyaban tierras hasta entonces incultas, para hacerlas producir. La mayoría de ellos pasaban de los cuarenta años, pues los más jóvenes habían ido al frente. Además de cuidar los campos que se había sembrado hasta entonces, labraban otros nuevos. Tuve que cumplir con satisfacción. Yo sabía que comían mal, que se privaban, pues una parte de los víveres era enviada al frente, y se trataba de un pueblo muy pobre.

Uno de esos compañeros me pidió un cigarrillo. No pude darle, ni a los otros, que al oír la palabra levantaron la cabeza y me miraban con ojos brillantes. Pero no me sentí con ganas de reprimirlo, según mi costumbre. Comprendí que, vicio o no, era la sola satisfacción que esos hombres podían tener, y privarles de esa satisfacción en tales momentos, era una majadería.

Yo me deleito con los libros, entretengo mi espíritu con la meditación, pero, ¿ y los que no tienen libros, o cultura, suficiente para meditar ? ¿ Y los soldados ? ¿ Cuántos me han pedido tabaco ! ¿ Voy yo a discutir con esos muchachos, que tal vez mañana morirán, sobre el peligro de la nicotina ? Francamente, reservo para otros momentos mis lecciones de moral. Por el momento, a los que sufren tanto, a los que viven tan hondo, a los que se encuentran tal vez al borde de la muerte, quiero solamente dar lo que más les satisfaga.

Y al fumador, le satisface el tabaco. Yo no analizo. Le doy tabaco, cuando puedo procurármelo. Y os pido que no olvidéis que, mal que nos pese, para « matar el aburrimiento » de la espera en las trincheras, para no pensar demasiado en esta tragedia enloquecedora, muchos que antes no fumaban se han puesto a fumar. No apreciamos su actitud con la medida común. No vivimos una época normal, el taser de antes no nos sirve para ahora. Hacen falta otras medidas.

Comprended esto, y mandad, con los víveres y la ropa, un poco de tabaco, para los que luchan, para los que sufren, para los que han de caer.

ANTIFASCISTA.

A los españoles de Issy-les-Moulineaux

Hemos formado en esta localidad una sección de la Solidaridad Internacional Antifascista.

Bien sabemos que habrá quien dirá : Pero, ¿ qué viene a hacer este Comité ? ¿ No hay ya bastante con los que están formados ?

Nosotros contestamos que no, porque, en fin, hemos formado un Comité digno de llevar el nombre de antifascista.

La S. I. A. ha obtenido la colaboración de las organizaciones obreras y de otros sectores de contenido liberal. Este organismo resumirá todas las actividades solidarias de los revolucionarios víctimas del fascismo, trátase de un individuo, o, como en el actual caso de España, de un país.

La S. I. A. agrupa en su seno a todas las actividades solidarias de los revolucionarios víctimas del fascismo, trátase de un individuo, o, como en el actual caso de España, de un país.

La S. I. A. agrupa en su seno a todas las personas que conuigan con el criterio liberal y antifascista, sin distinciones ideológicas de ninguna clase. Tan sólo interesa a la S.I.A. la comunión del antifascismo para acudir en ayuda de los luchadores de la libertad que se encuentran bajo las garras de la reacción.

Era necesario que esto fuera dicho para responder a ciertos individuos que tuvieron la osadía de criticar a los organizadores de este Comité, que no tienen otros fines que los que he expresado más arriba.

Siendo así, no vemos por qué los antifascistas sinceros han de mantenerse al margen, y pedimos que vengan todos a luchar con nosotros en favor de los que en España defienden la buena causa.

LA SECCION
DE ISSY-LES-MOULINEAUX.

NOTRE CHEMIN

(Suite de la première page)

L'anarchisme est un mouvement historique qui plonge ses racines au plus lointain de l'histoire, non seulement dans la pensée, mais aussi dans la pratique des relations humaines : Kropotkine l'a assez démontré dans l'Entraide, et l'on peut, aujourd'hui, doubler et tripler sa documentation. Mais à côté de cet anarchisme qui s'ignore, notre mouvement définit aussi son trésor d'idées, de production, de luttes et de faits.

Que pouvons-nous être, nous autres qui luttons en ces années, par rapport à l'anarchisme, né il y a un siècle, si riche de pensée et d'action, ayant des bases et des ramifications dans toutes les époques ? Par nous-mêmes, rien, ou presque rien. Si nous n'avons pas conscience de continuer cette marche ascendante, si nous pensons pouvoir l'ignorer, non seulement nous méconnaîtrons la vérité, mais nous sommes en marge des faits, nous découvrons par cela même l'insuffisance de notre mentalité, et nous affaiblissons, devant notre propre conviction et devant ceux que nous voulons convaincre, la force de nos idées.

Non, nous ne créons pas l'anarchisme ni dans la pensée ni dans l'histoire. Et nous n'avons pas le droit de le nier en prétendant l'effacer, de l'ignorer sous prétexte de le défendre. Dans toute analyse sérieuse, on approfondit. Qui n'approfondit pas ce dont il traite n'est qu'un charlatan. Il faut lire Marx pour oser parler du marxisme, il faut fouiller l'économie pour discuter sur l'économie, comme il faut étudier l'astronomie si l'on veut en parler, ou la philosophie pour avoir le droit d'en entretenir les autres. A plus forte raison cette attitude doit-elle être la nôtre quand il s'agit de nos idées, ou si non les postures les plus apostoliques en apparence ne sont, au fond, que pur snobisme ou bas calcul de vanité dissimulés par la phraseologie.

On ne peut, non plus, recréer tous les cinquante ans, une doctrine ayant un même nom, les mêmes principes et les mêmes buts. Ce serait non seulement fausser la vérité historique, mais ridicule. Doublement ridicule : par le fait de présenter comme une nouveauté ce qui a déjà été dit et celui de prétendre être capable de supplanter les Kropotkine et les Reclus, les Bakounine et les Proudhon.

Mais, si je n'hésite pas à me répéter pour que les anarchistes d'aujourd'hui comprennent que leur mouvement actuel n'est qu'une des phases du mouvement anarchiste dans l'histoire, cela ne veut pas dire que nous devons nous attacher à une tradition fixe en tout et pour tout. Nous n'apportons, essentiellement, rien de nouveau. La négation de l'autorité, de l'Etat était déjà définitive il y a quatre-vingts ans, il y a cent quarante-quatre ans. Le communisme libertaire fut énoncé en 1876-77. L'organisation de la vie sociale au moyen des fédérations de communes et de syndicats fut préconisée par la Première Internationale. Les principes généraux, permanents, sont apparus avant nous. Génération nouvelle, nous ne faisons que reprendre le flambeau que les générations disparues lâchèrent en tombant.

Pourtant, cela n'implique pas une rigidité absolue, contraire à l'essence même de nos idées, contraire aussi aux tendances variées, souvent incohérentes de l'évolution. L'histoi-

re de l'anarchisme est la démonstration vivante de cette adaptation à des formules nouvelles, dictées par des analyses plus profondes, par le changement des conditions de vie. Il s'est rectifié lui-même. Il a abandonné le mutualisme proudhonien, basé d'une part sur la conception rigide de la justice en matière économique (sur le droit économique), et d'autre part sur les conceptions individualistes de l'école libérale; il a rejeté, par la suite, le collectivisme, en améliorant ses principes éthiques et en saisissant les perfectionnements inévitables et désirables des moyens de production. Il a proclamé le communisme libertaire.

Tout en prenant chez Bakounine les définitions philosophiques profondes et les indications toujours actuelles de ses programmes de reconstruction, nous rejetons son collectivisme — rétribution individuelle selon la production de chacun, n'ayant aucun rapport avec ce que l'on appelle improprement collectivisme dans les socialisations d'Espagne qui appliquent, en réalité, le communisme libertaire. Quoique admirant chez Kropotkine le savant et le penseur, le plus méthodique et le plus complet de nos chercheurs, nous nous séparons de lui quand il arrive, avec des raisons autrement sérieuses que celles qu'on lui a souvent prêtées, à défendre un groupe de nations contre un autre, ou à pousser son amour de l'indépendance des groupements nationaux et régionaux au point de défendre un intégrisme économique aussi impossible qu'indésirable.

Nous ne sommes ni des pédants voulant tout faire par eux-mêmes, pensant pouvoir faire tout, ni des croyants suivant aveuglément une norme unique qui, du reste, n'existe pas. Nous ne sommes même pas des disciples : nous sommes des continuateurs. Nous recherchons aussi la vérité. Et la vérité sociale se forge continuellement. Les méthodes de combat varient, selon les époques, selon l'évolution si souvent disparate des nations, selon les modifications de leur structure économique, selon le degré et le genre de leurs traditions vivantes, selon les institutions d'entraide qu'elles ont formées, selon leur éducation, selon la psychologie moutonnaire ou libre, disciplinée ou individualiste, de leurs habitants.

Revenir au contenu social de l'anarchisme, continuer son histoire, défendre, après les avoir bien assimilés, ses principes essentiels, c'est bien. L'anarchisme qui génère de chacun ne peut qu'exceptionnellement avoir une valeur. Mais reprendre ces principes et les développer, en progression, dans l'histoire contemporaine, fortifier leurs bases théoriques par l'étude et compléter les moyens d'action qui mènent à leur réalisation, constitue le complément, l'aboutissant de notre œuvre.

Du passé au présent, vers l'avenir. Sans interruption, par complémentations successives, sans négation de principes, mais en améliorant nos armes, en les adaptant aux nouvelles techniques du combat théorique et pratique. Telle me semble être la position qu'il nous faut prendre, si nous voulons réellement faire une œuvre durable et développer les forces de l'anarchisme pour qu'elles puissent jouer un rôle vraiment important dans les événements qui viendront.

MAX STEPHEN.

SAVEZ-VOUS QUE...

TOUT ce qui est très bien pour les grandes entreprises industrielles et commerciales qui dans l'ensemble enregistrent pour l'exercice 1935-1937 une marge de bénéfices en progression très sensible sur le précédent. Il y a cependant, au sein de l'industrie, les grèves d'occupation, les loyers sociaux, les 40 heures, les vacances payées, etc., charges écrasantes à en croire les jérémiades de Céli Gignoux et consorts.

Nous avons déjà eu l'occasion de publier un certain nombre de ces bilans. Voici d'autres chiffres pour l'édification de nos lecteurs.

SOCIÉTÉS	1935-36	1936-37
Nouvelles Galeries réunies...	8.540.390	13.762.907
Forges et Acieries de Nord et		
Lorraine		21.764.804
Les exploitations électriques	2.170.341	2.924.162
Paris-France	9.417.058	16.697.202

**

D'autre part les actionnaires de la Banque de France (pardon de la Banque de la France !) ne s'embêtent pas trop non plus. Les deux cents familles savent se conduire et les 40.000 porteurs d'actions Banque de France auront toujours plus de gratitude pour elles que pour Jouhaux qui fut, on s'en souvient, sérieusement châtié l'an passé lors de l'Assemblée générale. Le Conseil d'administration est en mesure d'accroître de 14 % sur l'an passé, le dividende. Celui-ci payable le 30 décembre sera passé de 250 francs l'année dernière à 285 francs.

La société civile du canal de Suez au Conseil d'administration duquel son nombre de nos dirigeants prennent une si confortable retraite distribuera de son côté un acompte net de 71 fr. 41 par titre au porteur et de 89 fr. 53 par titre nominatif. L'an dernier cet acompte ressortait respectivement à 52 fr. 67 et 62 fr. 96.

L'AFFAIBLISSEMENT DU POUVOIR D'ACHAT

La situation économique générale telle qu'elle ressort des statistiques officielles fait apparaître une baisse du pouvoir d'achat très nette des salaires et traitements depuis un an. D'après une étude faite dans Paris-Midi du 23 décembre, sous la signature de Jean Dessirier, l'on peut déduire que le pouvoir d'achat des salaires a baissé depuis un an et demi de 10 % environ. Immédiatement après les grèves de juin à juillet 1935 l'indice du pouvoir d'achat des traitements et salaires était à 138,2 (base 100 en 1913), il est descendu en novembre 1937 à 126,9.

Pour soutenir sa thèse qui conclut on le devine à l'accroissement de la production, M. Dessirier met en cause la politique infla-

tionniste suivie par les gouvernements de Front populaire. Nous ne retiendrons dans sa démonstration que le fait que les augmentations de salaires et les charges sociales nouvelles qui devraient, aux dires des économistes bourgeois, ruiner le patronat ont été largement payées par une augmentation en flèche du coût de la vie qui a ramené le pouvoir d'achat à un niveau inférieur à celui de juin 1935 (mai 1935 indice 127,9).

Le profit capitaliste n'a pas été entamé. Les bilans des grandes sociétés en fournissent l'évidente démonstration. Et c'est tout le problème pour la classe ouvrière. En régime capitaliste les augmentations de salaires qui laissent le capital intact s'achètent inégalement et compensent à peine l'élevation des prix.

L'OR RUSSE A LA RESCOUSSE

Dans temps où l'empire de Staline était antibourgeois, anticapitaliste, anti-impérialiste, anti etc., un des sarcasmes les plus souvent dirigés contre la France était l'esprit petit bourgeois et fermement conservateur du Français. M. Proudhon me envoie sur le cœur les coupures imprimées depuis plus de vingt ans des milliards français investis dans la Russie des tsars.

Les dirigeants russes du temps où ils étaient révolutionnaires n'admirent jamais la discussion de cette question. Avec toute raison, la Russie des soviets ne pouvait pas reconnaître les dettes de ses bourgeois.

Verrons-nous un jour plus ou moins proche, la Russie de Staline acheter la complaisance de la bourgeoisie française pour sa politique avec des « consolations » sonnantes et trébuchantes ?

La question n'est pas oiseuse. D'après le Temps du 25 décembre, des négociations seraient en cours actuellement entre des représentants des Soviets et d'anciennes sociétés de pétrole en Russie, y compris la Royal Dutch, dans le but de régler les questions des propriétés confisquées à la fin du régime tsariste.

On envisagerait le paiement de très fortes sommes, à titre de compensation, et la Russie, étant donné l'accroissement de sa production d'or pourrait facilement acquiescer cette dette. Le journal hollandais auquel le Temps emprunte cette information fait ressortir aussi que le fait que la Russie consent maintenant à discuter la question, a une signification politique, dont les résultats pourront être importants.

En effet, si la Russie de Staline veut négocier avec les trusts mondiaux du pétrole le problème des dettes tsaristes, il n'est pas absurde de penser qu'un jour l'or russe ne vienne calmer les alarmes patriotiques des petits bourgeois français, pour qui le sens de la propriété l'emporte sur le reste. Car M. Proudhon oublie plus volontiers ses fils qu'il « donne » à la France que son or envoyé.

Quand Staline a ordonné...

(Suite de la première page)

Aujourd'hui, le P.C. ne compte plus que de fervents patriotes, heureux et fiers d'être de ces héroïques défenseurs de la France, pour qui :

« Mourir pour la Patrie (bis)

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ! »

**

On conçoit que des reniements de ce calibre jettent un défi à la raison et que beaucoup se disent : « C'est à n'y rien comprendre ! »

Et pourtant, point n'est besoin d'être très malin pour comprendre. Les explications ne manquent pas.

En voici une qui a le précieux avantage de s'appliquer aux revirements d'hier et de prévoir ceux qui ne manqueront pas de se produire demain.

Lorsque, après la scission de Tours (1921), le parti communiste fut fondé, il bénéficia — et c'est ce qui explique son étonnant et rapide essor — d'un concours de circonstances prodigieusement favorables :

Faillite (ou presque) du vieux parti socialiste et de la vieille C.G.T. ;

Rayonnement inouï de la Révolution russe, dont il était d'autant plus aisé d'exalter les merveilles qu'il était, à cette époque, impossible d'en vérifier l'exactitude ;

Mainmise sur l'« Humanité » ;

Ressources énormes mises par le Gouvernement de Moscou à la disposition du parti naissant ;

Démagogie facile, dépassant les limites de tout ce qui avait été fait jusqu'alors dans ce genre ;

Besoin de la classe ouvrière de secouer la torpeur qui l'engourdissait.

Utilisant ces armes incomparables de recrutement et de combat, le P.C. se croit assuré d'un triomphe prompt et décisif, et, tablant sur cette certitude, il engage la partie.

Il lui fallait tout d'abord battre et abattre la résistance que pouvaient lui opposer le parti socialiste et la C.G.T., et, pour cela, les disqualifier dans l'esprit des masses.

Quels tombereaux d'insinuations, de perfidies et d'outrages furent, dans ce but, déversés sur celle-ci et sur celui-là !

C'est d'hier. On ne l'a pas oublié. Tous les groupements, organisations, partis et formations quelque peu teintés de rouge subirent un furieux assaut. Tous furent systématiquement et avec un furieux acharnement, plus ou moins entamés, disloqués, désorganisés, mis hors de combat.

Par ailleurs, ce fut un pultement inimaginable de groupes et de sous-groupes, de fractions et de sous-fractions, de cellules, de rayons, de conseils d'usines et de quartiers, de syndicats, de coopératives, de centres culturels, d'amis, de sympathisants, de sociétés sportives, de groupes et colonies d'enfants, de rassemblements par-ci, de ligues et d'associations par-là.

Ce fut une propagande effrénée : des permanents partout, des feuilles départementales, une agitation sans rival entretenue sans arrêt par affiches, manifestes, tracts, livres et brochures, par d'innombrables réunions, fêtes et conférences, par des mouvements de grève et des démonstrations de rue, sans compter la Maison et la Librairie du Parti, la Banque Ouvrière et Paysanne et de nombreux cinémas dont les films étaient soviétiques, etc.

**

Mais la victoire se faisait attendre et Moscou s'impatientait. Le Parti socialiste faisait mieux que de résister. Il rétablissait ses cadres et ses effectifs. La C.G.T. ne capitulait pas ; elle se fortifiait.

Entre temps et en dépit de toutes les manœuvres et de tous les mensonges, la lumière se faisait peu à peu sur la trop fameuse dictature du prolétariat et sur la situation véritable en Bolchevie. Il devenait de plus en plus difficile de persister à tromper l'opinion publique. Le gouvernement « dit » soviétique prenait place, à Genève, dans celle S. D. N. dont Lénine avait affirmé et dont ses successeurs n'avaient pas cessé de dire que cette assemblée était « une caverne de brigands ». Moscou se réconciliait avec Londres et Paris et liait partie avec le Foreign Office et le Quai d'Orsay. L'U. R. S. S. rentrait dans le concert des pays capitalistes et s'élevait de plus en plus égale en impérialisme aux nations les plus impérialistes.

De jour en jour, le bloc moscovite s'effritait. Les quelques hommes remarquables qui, au début, s'étaient un peu à la légère, laissés emporter par le courant et s'étaient fourvoyés dans les rangs du Parti, s'en éloignaient les uns après les autres et n'étaient que fort médiocrement remplacés par « le pleureur de Strasbourg » et « le fils du Peuple ».

Les révélations précises et documentées sur la situation misérable des ouvriers et paysans dans le pays « où s'édifie le socialisme » se succédaient à un rythme aussi rapide que les charrettes des condamnés à mort.

Ça allait mal et de mal en pis.

**

Dans ces conditions, la victoire escomptée menaçait de se transformer en débâcle.

Il n'était que temps d'aviser.

Une stratégie nouvelle s'imposait d'urgence. Mais laquelle ?

Le « génial » Staline a parlé : « Puisque vous n'avez pas su vaincre du dehors, introduisez-vous dans la place. Puisque vous n'avez pas réussi à briser la vaisselle, hâtez-vous, de recoller, vaille que vaille, les morceaux qui restent de la vôtre ; et tout de suite, c'est-à-dire avant que ces morceaux ne soient réduits en poussière. Notre mot d'ordre — pour le moment, du moins — c'est l'Unité.

UNIR ! UNIR ! UNIR !

« UNITÉ SYNDICALE, d'abord. C'est la plus facile. UNITÉ POLITIQUE, ensuite. Pour celle-ci, il y aura du tirage, mais vous consentirez à tout, quitte à vous débrouiller par la suite. Vous connaissez l'art et la manière de pratiquer le noyantage. UNITÉ NATIONALE, enfin. Allez-y de « la France aux Français ! »

Il me semble que, à la lumière de ce qui précède tout s'explique et que ce qui sem-

Jeunesse Anarchiste Communiste

Les 5 jours de M. Daladier

Chaque année, le ministre de la Guerre accorde aux soldats, une permission à l'occasion des fêtes de Noël et du nouvel An.

Des camarades m'ont affirmé que « de leur temps » cette permission était « exceptionnelle » en ce sens qu'elle n'était pas comprise dans les jours légaux dits « de détente ».

C'étaient donc, si ces camarades ont bonne mémoire, quelques jours supplémentaires de liberté dont ils bénéficiaient ; ces jours (insiste à dessein) étant « exceptionnels ».

Ce dont je suis sûr, c'est que depuis l'application de la loi de deux ans, les « bleus » eurent autorisés à prendre, sur leur « détente » une permission de cinq jours comprise entre la Noël et le Jour de l'An. L'effectif partait par tiers le premier avant Noël, le second le plus favorisé dont je viens de parler, à Noël et le troisième au Jour de l'An. D'après cette intelligente répartition, les « anciens » et ceux des « bleus » qui n'étaient pas compris dans le contingent favorisé devaient prendre 5 jours sur les 35 réglementaires (pour 2 ans) sans pouvoir passer les fêtes en dehors de la caserne.

**

Depuis un mois environ, tous les journaux, et en tête la presse du Front populaire annonçaient que M. Daladier avait décidé d'accorder à tous les soldats une permission exceptionnelle de cinq jours. Les permissions ne manquaient pas : « Ces cinq jours », écrivait l'Œuvre, sont accordés à tous les soldats en dehors de leurs permissions régulières » et tous les journaux : « Cinq jours non compris les délais de route ni les jours fériés ». Le communiqué passa dans la France Militaire.

Et la presse de gauche de tresser des couronnes à « Taureau », d'applaudir ce geste généreux qui permettrait à nos petits soldats d'aller passer en famille les fêtes du Nouvel An.

La chose était acquise. L'Œuvre qui à plusieurs reprises avait commenté la chose de la façon si spirituelle qui lui est propre, ne met plus de bornes à sa fièvre revendicative et demande sur le même ton que l'on relâche les platiers de « nos soldats » lesquels auront cinq jours de plus pour regarder leur bonne amie dans le blanc des yeux. L'auteur de cette ineptie s'est ailleurs vu remettre proprement, en place, dans nos colonnes, par un soldat sympathisant à la J. A. C., ne gôlant pas l'esprit du monsieur, qui doit conserver soigneusement, dans son armoire sa belle tenue fantaisie.

Et comme la presse ne suffisait pas à louer un geste aussi magnanime, comme la plume ne faisait pas assez ressortir tout le bonheur de ces braves poilus qui ont la chance de ne faire que deux ans avec des permissions de cinq jours à tout bout de champ, on trouva un autre homme d'esprit pour commenter, à la T.S.F., cet heureux événement.

Et M. Saint-Granier, par l'organe de Radio-Cité, confirma aux parents, aux compagnes, aux amis qu'ils verraient bientôt le fils ou l'ami encaserné, car tous auraient leur permission.

**

Vous imaginez sans peine que cette nouvelle lancée avec une publicité telle qu'elle en prenait un caractère officiel, ait pu faire plaisir aux copains qui dans l'Est, sur la ligne Maginot et ailleurs sont continuellement à l'arrêt d'un jour de liberté. Cinq jours plus deux jours fériés et deux dimanches, cela faisait neuf jours. On allait respirer un peu. On commençait à oublier le sale coup joué aux soldats par le Front populaire au sujet de la loi de deux ans. Les ouvriers ne sont hélas, pas ranoumiers.

On tenait toujours ça en attendant. Les lettres partaient pour demander le prix du voyage. Au fond, Daladier n'était pas si mauvais que ça.

**

Or, tout cela, toutes ces affirmations, toutes ces précisions, toute cette publicité si bien orchestrée par M. Daladier, n'est qu'un sale mensonge. En fait, rien n'est changé d'avec les années précédentes. Il s'agit très exactement de ce que j'expliquais au début de ce papier. Aucun cadeau n'est fait aux encasernés. Non content de tenir, en dépit de toutes ses promesses antérieures, les jeunes, pendant deux années dans les casernes de « sa France », le Front populaire n'hésite pas à se payer cyniquement leur physiognomie.

Je ne voudrais rien dramatiser, mais que l'on comprenne bien qu'il y a quelque chose d'odieux dans cette fumisterie.

L'« Œuvre » a annoncé que l'ordre avait été donné par M. Daladier dans le sens qu'il avait précédemment indiqué. Ce sont, paraît-il, les officiers supérieurs anti-républicains qui composent l'entourage du ministre qui l'ont, à dessein, mal interprété, déformé. L'« Œuvre » qui sait bien que le ridicule ne tue plus depuis longtemps demandait très sérieusement que soient punis ces mauvais fonctionnaires.

Que diable voulaient ces mauvais officiers ? Discréditer Daladier aux yeux des soldats ? Nous ne pensons qu'il y a des réputations qui ne sont vraiment plus à établir.

D'ailleurs, même si cela était, M. Daladier la-guerre qui est tout de même ministre pouvait faire une chose toute simple : préciser son ordre et le faire appliquer.

La vérité est que le « taureau » (ce taureau qui ferait irrésistiblement penser à la femelle du fougueux animal si ce n'était désobligeant pour elle) a voulu se tailler un petit succès, rehausser son prestige en faisant semblant d'accorder des tas de choses et en n'accordant en réalité rien du tout.

Le résultat est-il vraiment atteint ? M. Daladier retrouvera-t-il par cette escroquerie sa popularité si compromise ? Ou bien les jeunes ouvriers comprendront-ils qu'on se fout d'eux, qu'on se sert d'eux, basement, et envisageront-ils d'autres moyens d'action, dans la lutte sociale que le « vote fort populaire » et le cortège officiel du 14 juillet ?

Jacques SANVIGNES.

blait ahurissant se révèle d'une indiscutable cohérence.

**

Le Parti Communiste sera-t-il plus heureux dans ses tentatives d'unité qu'il ne l'a été dans ses entreprises d'absorption ou de division ? Nous ne tarderons pas à l'apprendre.

Je pense que l'année 1938 ne s'achèvera pas sans que nous le sachions.

Ce que, d'ores et déjà, nous pouvons dire, c'est que, lorsque, pour ne pas mourir tout à fait, un parti qui a eu son heure de popularité, de prestige et d'influence, en est réduit à se renfermer au point de devenir méconnaissable, quoi qu'il puisse faire, il est foutu.

Sébastien FAURE.

Passons la monnaie...

LA MAIN TENDUE...
AVEC LA SEBILLE AU BOUT

« Je te tends la main, tu me tends la main, il nous tend la main... » etc., verbe qui n'a jamais été tant conjugué. Mais il n'y a pas à dire, ceux qui ont vraiment la bonne manière, la vraie, l'efficace, ce sont nos braves raticheurs qui eux, pas si bêtes, ne tendent pas comme ça à tout le monde une main nue ; ils y ajoutent une sebille.

Voici la circulaire que l'aumônier militaire de Biche répand parmi les soldats. Elle n'est pas, c'est le cas de le dire, dans une muselle. N'oublions pas cependant que c'est toujours le F. P. qui est au pouvoir et que le souffle républicain — tu parles, Edouard — est attendu d'une minute à l'autre.

**

L'aumônier militaire, tout en vous présentant ses salutations les meilleures vient vous tendre la main en faveur des missions catholiques. C'est là une œuvre d'importance capitale à laquelle tout vrai chrétien doit porter intérêt et secours.

A l'approche de la fête de Noël, au moment où vous songez à faire plaisir aux vôtres, n'oubliez pas l'enfant Jésus. Il marquera comme étant donné à lui tout ce que vous voudrez bien offrir pour les missions. A titre d'indication seulement, voici les cotisations normales des 3 œuvres : Propagation de la foi : 15 fr. Sainte Enfance, Œuvre de Saint-Pierre Apôtre (pour la formation du clergé indigène) : 6 fr. Les plus petits dons seront les bienvenus, cependant laissez parler votre générosité. Pour faciliter les choses vous pourriez détacher la partie inférieure de la présente feuille, y inscrire votre nom et les sommes que vous destinez aux différentes œuvres. Vous remettriez l'argent et la feuille dans cette enveloppe et la feriez parvenir à l'aumônier qui — dès aujourd'hui — au nom du Bon Dieu et de nos braves missionnaires, vous dit un grand et cordial merci.

Biche, ce 3 décembre, fête de Saint-François-Xavier, patron des missions.

G. STENGUE, Aumônier-militaire.

L'éducation prolétarienne et révolutionnaire des militants

La Commission d'Initiative de la région parisienne de la J. A. C. s'est préoccupée de la question si importante de l'éducation des jeunes militants anarchistes. Elle a envisagé un travail sérieux propre à donner à tous les camarades qui y participeront des arguments solides et des connaissances doctrinales plus approfondies.

Voulant, avant tout, éviter les discussions abstraites, elle a décidé de faire appel à des militants révolutionnaires qualifiés pour exposer certains sujets. A chaque conférence un camarade de la région sera désigné pour dire quelques mots sur le travail de la J. A. C. au sujet du problème traité.

Ces conférences se tiendront mensuellement. Une partie de l'ordre du jour sera consacré à la propagande régionale.

Nous sommes convaincus du grand intérêt que présente ce travail pour tous nos camarades et nous pensons qu'il doit immédiatement être entrepris dans toute la Fédération. Dans le prochain numéro du bulletin intérieur nous traiterons ce sujet plus profondément.

La C. A. et le Bureau Régional Parisien.

NOTRE LIBRAIRIE

BROCHURES DE PROPAGANDE

Prix : 0 fr. 60

Le Gouvernement représentatif, par Pierre Kropotkine.
Le Salariat, par Kropotkine.
Anarchisme et Coopération, par Georges Baslien.
La Liberté individuelle, par Edouard Rothen.
Les Prisons, par Pierre Kropotkine.
Le Syndicalisme révolutionnaire, par V. Grif-fuels.
Francisco Ferrer, Anarchiste.
Propos d'Éducateurs, par Sébastien Faure.
La Liberté, son aspect historique et social par S. Faure.

NOUVELLE HISTOIRE DE FRANCE

par un groupe d'instituteurs

Extrait de la préface des auteurs :

Enfant, j'ai lu cette petite histoire de ton pays. Elle a été faite pour toi. Elle n'a pas oublié les paysans, les ouvriers d'autrefois qui ont peiné, qui ont souffert. Nous voudrions que leurs peines et leurs souffrances te fassent mieux aimer les paysans et les ouvriers, tous les travailleurs d'aujourd'hui... Tu aimeras davantage la justice, qui veut que chaque travailleur ait un sort heureux. Tu aimeras davantage la paix, qui conserve pour l'avenir les bienfaits du travail.

En vente au LIBERTAIRE, 9 francs.
Franco recommandé, 40 fr. 80.

L'Orateur Populaire, les sources de l'éloquence, ou devient orateur, conseils aux jeunes, par Sébastien Faure.

L'Anarchie dans l'Évolution Socialiste, par P. Kropotkine.

L'Organisation de la vindicte appelée Justice, par P. Kropotkine.

Le Mariage, le Divorce et l'Union libre, par J. Marestan.

La Question Sociale, position de la question, par S. Faure.

Centralisme et Fédéralisme, par un groupe de syndicalistes.

Elisée Reclus, par Han Ryner.

Les Capitalismes en Guerre, de Brieux et la Vierge, par Rhillon.

L'action anarchiste dans la Révolution, par P. Kropotkine.

Les Incendiaires, par Eugène Vermesch.

Around d'une Vie, par Kropotkine, 2 volumes.

L'Anarchie, sa Philosophie, son Idéal, par Kropotkine.

Dieu et l'État, par Bakounine.

L'Internationale, Documents et Souvenirs, tomes 3 et 4, les 2 tomes.

Histoire de la Commune, par Lissagarry.

Les Problèmes de la Révolution Proletarienne, par F. Loriot.

La Déchéance du Capitalisme, par Louzon.

ENVOI RECOMMANDÉ 0 fr. 80 EN PLUS.

PARIS-BANLIEUE

PARIS-15^e

Les Syndicats chrétiens sont toujours d'accord avec les revendications des copains adhérents à la C.G.T., mais ils refusent systématiquement l'action qui est contraire à leur doctrine de « dégonflage ». Nous les avons vus à l'œuvre chez Sauter-Harlé quand, au bout de quelques jours de grève, ils fondèrent, rue de Valenciennes, une amicale pour briser notre mouvement.

Et c'est avec ces hommes que certains politiciens veulent s'unir, Thorez en particulier, l'homme qui, après le poing levé, tend la main, à n'importe qui ! Quant à nous, syndicalistes, nous lui disons : « Bas les pattes devant la C.G.T. ». Nous défendons notre indépendance contre tous les politiciens. — Jean.

PARIS-18^e

Le 18^e donnait le 23 décembre, une réunion publique et contradictoire. Une cinquantaine d'auditeurs suivirent avec intérêt les exposés de Lorio et de Paterni sur le sujet : Les anarchistes et la guerre...

Lorio s'attacha à prouver que les partis politiques quels qu'ils soient, ont toujours pris comme drapeau la lutte contre la guerre, mais qu'en pratique ils se sont appliqués à faciliter par leur trahison, la tâche du capitalisme, en préparant les esprits à l'assassinat légal et effectif, en face d'une telle carence, le prolétariat doit choisir : guerre ou révolution. Les anarchistes ont choisi la révolution.

Paterni fit un exposé magistral de la question, rappelant les décisions du Congrès de l'U.A., dénonçant les mystères de la patrie historique, économique ou raciale, il décrivit la fable de la lutte entre démocraties et fascismes et montra tout le danger de cette politique de main tendue à tout ce qui est réaction et obscurantisme afin de créer une union sacrée dont seuls les faiseurs de guerre auraient les profits. En aucun cas, les anarchistes ne marcheront, ni pour l'U.S.S.R., ni pour l'Espagne, sous la direction de chefs en qui ils n'ont aucune confiance, lutte contre la guerre par des méthodes révolutionnaires, et le refus absolu d'y participer de quelque façon que ce soit.

Les Staliniens qui étaient dans la salle (entre autre Vial du P.C. et de l' « Huma ») écoutèrent en silence et ne firent aucune contradiction, malgré les appels répétés du camarade Chéry.

Un trotskyste vint exposer son point de vue qui met les ouvriers devant l'obligation de partir et de travailler dans l'armée même ; finalement, certaines guerres doivent être admises pour le prolétariat : c'est le choix de l'impérialisme le plus dangereux, vieille doctrine que le P.C. a préconisée longtemps. Exposé confus et incompréhensible dans les termes par les travailleurs.

Bonne réunion en définitive, mais les copains du Groupe auraient pu faire un effort et venir plus nombreux à cette réunion. Pour le Groupe du 18^e : Montmarquet et Goutte-d'Or. Pour le Secrétaire : LORIO.

GAGNY

Lettre ouverte à propos d'un fait-divers

Excusez-moi tout d'abord de prendre la précaution de préciser que la présente ne s'adresse pas à M. Benoit, premier adjoint au maire de Gagny, mais à ce même Benoit, camarade communiste et militant de la base.

Ainsi donc te voilà, de par le jeu des conséquences de ton mandat municipal, dans l'obligation de solliciter une récompense pour avoir été « parvenu » qui a accompli son devoir, dans une maison abandonnée de la rue de Franceville, les propriétaires de cette maison toujours meublée étant décédés.

Brochier-Cendres, bien que père de trois enfants, n'a pas hésité un seul instant et au péril de sa vie à leur prêter main-forte, ne disposant pour sa défense que d'une simple hache. Il a ainsi coopéré à la capture du malfaiteur, qui était armé d'une carabine chargée et se disposait à en faire usage pour sa défense ; ledit malfaiteur a été arrêté et depuis jugé et condamné par le Tribunal de Pontoise.

Je viens donc vous demander, Monsieur le Sous-Préfet de vouloir bien transmettre au P.C. le Ministre de l'Intérieur, afin que Brochier-Cendres reçoive au plus tôt la légitime récompense à laquelle lui donne droit son acte de bravoure.

Pour le Maire, le Premier Adjoint : Benoit.

Si le citoyen empressé à défendre une cause qui ne le regardait pas et, en un mot, une maison qui n'était pas la sienne, s'était fait (d'abord) comme simple accident de travail, car on ne pleure pas quand un couvreur chute du toit, quand un marin-pêcheur périt en mer ni quand un toupilleur laisse ses doigts dans la machine...

Mais on ne pleure pas davantage lorsqu'un individu qui collait un oeil à une serrure reçoit d'un arrivant le coup de pied au cul que sa position sollicitait. Or, c'était à peu près le cas de ton personnage, à part qu'il s'en tire sans coup de pied au cul !

Je ne puis te demander de penser, même un instant, au malfaiteur dangereux, qui avait peut-être le tort d'être sans-logis. (On lui en a donné un, d'ailleurs). Non, son acte est impardonnable dans notre belle société que les communistes défendent maintenant avec éclat. Ta sympathie va plutôt aux mandants de tout le espèce, car ceux-ci sont clients sûrs et lecteurs probables. Mais, tout de même, faire l'apologie du filic amateur ça passe la mesure !

Crier : « La police avec nous ! ne vous suffit pas. Eh bien ! clamez donc : « Nous avec la police ! ». Ainsi les positions sont nettes, et nous sommes un peu plus édifiés sur votre compte, les staliniens de France et de Navarre !

Ici la place m'est limitée, car elle est réservée à des choses plus intéressantes que la toute petite personne et les toutes petites éblouissements. Je terminerai donc, mais en ne faisant remarquer que la pétition voisine dans le « Bulletin municipal », avec un avis concernant l'enlèvement des ordures !. Oh ! les surprises de la mise en page ! Il y a des choses qu'on ne saurait inventer, et Gutenberg n'avait pas prévu celle-là !

De la salu, Benoit, militant communiste et thuriféraire de l'Ordre gourdais.

Pour permettre à nos camarades des villages de prendre contact avec nous, le groupe se

réunira les 1^{er} et 3^e dimanches de chaque mois, chez les camarades Bonnier ou Estève.

Dimanche 2^e janvier, à 2 heures de l'après-midi, réunion chez Darnis ; les camarades sont priés d'être exacts, puisqu'il nous faudra solutionner des questions assez importantes.

Ordre du jour :
1. Organisation d'une conférence filmée ;
2. La vie du groupe ;
3. La bibliothèque ;
4. Le congrès de la Fédération du Languedoc. Les sympathisants et les lecteurs du « Libertaire » sont fraternellement invités à assister à nos réunions. Le Groupe E-Reclus.

MONTREUIL

Nous avons parlé ici même de quatre vieux cantonniers mis à la retraite d'office avec la fabuleuse somme de 200 francs par mois. Aujourd'hui, c'est quinze de ces malheureux qui vont être jetés à la rue par la volonté de M. le maire. Ces pauvres cantonniers ont bien été trouver les grands pouvoirs publics, mais en vain. Notre cher chef Naco ne voulait rien savoir. La colère de ces pauvres vieux est très grande, et ils se promettent bien de rappeler un jour à ces politiciens arrivistes, qu'ils n'ont pas perdu la mémoire.

Nous dirons ici également, que les réunions sont de plus en plus désertées, malgré la présence des as nacos. Le bourrage de crâne ne prend plus à Montreuil.

Au travail camarades, pour se débarrasser de ce régime pourri et instaurer la vraie humanité par la révolution. — Le Groupe.

VOIX DE PROVINCE

AIRMARGUES

Le Groupe d'Etudes sociales vient enfin de sortir de la profonde léthargie dans laquelle il se plongeait depuis plusieurs années. Sa prochaine réunion aura lieu mardi 4 janvier à la Maison du Peuple. Les sympathisants et les lecteurs du « Libertaire » y sont cordialement invités. Pour tous renseignements s'adresser au vendeur du « Lib ». — Le Groupe.

COMMENTRY

Décembre, le neige, le pauvre va à travers les rues de la cité, en haillons, le ventre creux. C'est un chômeur, un déserteur, un gueux ; c'est celui que les honnêtes gens traitent de voyou. Il s'en va de chantier en chantier, de force de marcher, ses souliers n'ont plus de semelles, et partout le même langage : On n'embauche pas. Pourtant, il ne perd pas courage, un sourire apparaît sur ce visage ravagé par la misère. Il espère encore et dirige ses pas vers celui qui fut autrefois son ami, vers celui pour qui, de longues années, il lutta. Le voici arrivé devant un luxueux immeuble, il hésite, puis enfin il sonne à la porte de celui qui est maintenant député, celui, autrefois, était comme lui un malheureux. Une servante vient lui ouvrir et lui demande ce qu'il désire. Le malheureux murmure d'une voix étouffée : « Je voudrais voir monsieur le député. » La bonne lui répond : « Monsieur ne reçoit pas. »

Accablé, le pauvre s'en va et murmure : « Ce que les choses ont changé ! » Il revient celui qui fut son ami, sur la même rue, pour la même raison, parlant contre les grands de ce monde et prêchant la révolution. Il y a loin du militant révolutionnaire d'autrefois au parlementaire d'aujourd'hui, et tristement il murmure : « J'ai pourtant voté pour lui. » Et alors, la vérité lui apparaît, il revêt ces vaillants luteurs qui, à la veille des élections, disaient aux masses : Ouvriers, ne votez pas. Que tu votes, rouge, que tu votes blanc, tu voteras toujours pour des gens qui te feront des lois pour l'opprimer et qui, une fois au Parlement, n'auront plus qu'un seul souci, celui d'y rester et de garnir le plus possible leurs coffres-forts.

C'est fini, dit-il, je ne voterai plus et je donne ma démission de ce grand parti ouvrier, de ces socialistes, des anarchistes et travailleurs à construire la future société sans classe. Et relevant le front, il crut toute sa haine contre la société capitaliste et ses institutions. Colin.

FRONCLES

On le parti national-communiste se démasque. Les élections complémentaires du canton de Vignory en sont la preuve :

Voter communiste, c'est voter Français. Ailleurs : La France aux Français, reprise du tricolore aux nationalistes avec la « Marcellaise », le Petit Lézard avec nous, la beauté de nos belles cathédrales, vestiges de notre antique civilisation, le droit de l'usage, les tortures de la Sainte Inquisition et pour arriver au but, la main tendue à ces bons curés et leurs ouailles.

Il est certain que l'inter, la Carmagnole, la Jeune Garde, etc., le Drapeau Rouge seront relégués aux orties, le sabre est déjà avalé, il reste le coffre-fort, mais la vertu magique du goupillon avec certains cantonniers fera le reste.

Mais un dilemme se pose : Peut-on être simultanément (ou l'avoir été) internationaliste et nationaliste. Je ne puis le croire, le meilleur chien de chasse, n'a pas ce flair de poursuivre deux gibiers à la fois.

Les élections cantonales en sont une preuve, ex dernières, le porte-drapeau du parti, avait récolté 136 voix, soit 46, soit 52 0/0 de perte, je ne pense pas qu'un ratichon ou un calotin ait voté pour lui, mais que la politique du goupillon a porté ses fruits et a en même temps désavantagé le candidat S.F.I.O. qui aurait dû sortir. Belle politique en somme, qui définit et justifiera à l'avenir la décision des camarades qui ont repris leur indépendance, justifiée avant le désastre du parti caméleon.

Pour conclure, je dis à mes camarades, si l'on élimine des cellules par des bombardiers que vous ne comprenez pas, les meilleurs d'entre vous, ceux qui veulent vous montrer le droit chemin.

Réfléchissez ! Loin d'être un calotin, je vous rappelle les paroles de saint Remi au roi Clovis qui était un païen : Brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé.

Cela, camarades, c'est la politique actuelle du P.C. avec la dictature et le goupillon, ce sera la reprise de vos chaînes avec la promesse de vous libérer. — François.

MARSEILLE-GERMINAL

Samedi 7 janvier, réunion exceptionnelle du groupe. Tous les camarades sont priés d'être présents.

Cette réunion est réservée aux seuls membres de l'U.A.

Assemblée générale d'information samedi 15 janvier, à 15 heures.

Ordre du jour : « Le Libertaire », son développement, les anciens et les nouveaux kiosques. Parrainage du groupe Graphique.

Devenir l'importance du sujet et en vertu de la décision prise au groupe prière aux amis du « Libertaire » d'être présents et exacts. — Le responsable : A. Pascal.

NARBONNE

Réflexions sur une conférence

La conférence de l'ex-abbé Claraz, sur l'immoralité des dogmes fut une occasion pour les forces catholiques de se mobiliser. Des prêtres à la tête de leurs ouailles assistaient à la réunion, et l'un d'eux apporta la contradiction au conférencier.

Pareil fait ne s'était produit en notre ville depuis fort longtemps, ce qui dénote une recrudescence d'activité chez les religieux ; il est vrai que depuis que Thorez a parlé, ou plutôt donné le signal de la main tendue aux catholiques, ceux-ci sont assurés à l'avance de la neutralité, si ce n'est de la sympathie d'un sectateur prolétarien.

Dans le domaine social, les syndicats chrétiens, véritables agences de jeunesse, bénéficient, en plus de la sympathie des communistes, de l'appui du patronat.

La conférence que notre camarade Douteau doit donner prochainement sur le sujet « Pourquoi nous ne luttons jamais la main aux catholiques », viendra à point, pour confondre les calottins et leur alliés honteux.

A nous de faire que cette conférence soit un véritable succès.

Pour permettre à nos camarades des villages de prendre contact avec nous, le groupe se

réunira les 1^{er} et 3^e dimanches de chaque mois, chez les camarades Bonnier ou Estève.

Dimanche 2^e janvier, à 2 heures de l'après-midi, réunion chez Darnis ; les camarades sont priés d'être exacts, puisqu'il nous faudra solutionner des questions assez importantes.

Ordre du jour :
1. Organisation d'une conférence filmée ;
2. La vie du groupe ;
3. La bibliothèque ;
4. Le congrès de la Fédération du Languedoc. Les sympathisants et les lecteurs du « Libertaire » sont fraternellement invités à assister à nos réunions. Le Groupe E-Reclus.

OULLINS

Tournée Douteau

C'est devant une centaine d'auditeurs que Douteau fit sa conférence, le mercredi 22, à Oullins.

Calottins et communistes en prirent « un bon coup », et si le curé ne daigna pas se déranger, un fidèle du grand P.C., essaya de défendre la tactique des Jésuites rouges. Ce fut un jeu pour Douteau de le mettre dans sa poche, et ceci aux applaudissements unanimes de la salle.

Il faut espérer que le groupe libertaire d'Oullins se reconstituera pour mener le bon combat contre la cléricaille et ses alliés. — M. Lavorel.

AUX CAMARADES DE LA REGION DU NORD

Nous informons les groupes de la région du Nord qu'un congrès ayant pour but de constituer une Fédération du Nord adhérente à l'U.A. est en voie d'organisation.

Sauf empêchement le congrès se tiendra le dimanche 16 janvier, à Valenciennes.

Les camarades de l'Oise, Aisne, Somme, Marne, Ardennes, Pas-de-Calais et Nord, que la question intéresse sont priés d'en informer le camarade Lucien Haussard, à Grougis (Aisne) qui les convoquera.

Nous tenons à spécifier que dans le but de ne pas perdre le temps précieux des discussions sans intérêt, seuls les camarades et groupes adhérents à l'U.A. ou désireux d'y adhérer pourront participer aux travaux du Congrès.

Dans l'arène d'Arles...

(Suite de la 1^{re} page)

Dans le P. C. F., les coups de barre à droite, à gauche, par devant, par derrière... sont pourtant fréquents, et l'on parle, comme d'époques révolues, des périodes « du groupe » ou « sectaire », etc.

Mais, si chaque tactique précédente est jugée mauvaise après, c'est toujours « la plus clairvoyante » pendant qu'on la pratique.

La période actuelle sera celle des « slogans » et des « fantômes ».

Des slogans... c'est-à-dire des mots ronflants, renoués des politiciens classiques et traditionnels.

Des mots sonores comme des grosses caisses des bateleurs, pour attirer, non pas des militants, mais des badauds... des électeurs.

Lorsque l'on vise surtout des résultats électoraux sans s'occuper de quoi demain sera fait, quand l'on s'écarte des revendications immédiates en s'élevant dans des formules nébuleuses de n'est plus les pieds par terre que l'on a, mais la voie battue que l'on pousse.

D'autre part, on ne peut se dire le déferleur de la classe ouvrière si, au lieu de développer l'action et les mouvements de masse, seuls capables de résultats positifs, on se ramponne à des fantômes et l'on respecte la pause pour ne pas gêner les politiciens qui l'ont créée.

Il ne faut pas briser le Front Populaire... Voilà le grand mot lâché !

Comme s'il existait toujours, le F. P. I. II a crevé à Clichy dans le sang ouvrier.

Toujours le gouvernement, dans ses arbitrages, avec sa police et sa garde mobile, se dresse aux côtés du patronat, des oligarchies financières ou des gros colons, contre les travailleurs français, indigènes, immigrés ou réfugiés.

Les politiciens complices, laissent croire à sa survivance et, présageant l'union sacrée de la mort, réalisent, dès à présent, celle des coffres-forts, votant unanimement un budget qui, tout autant que les autres, fait payer les pauvres.

Le peuple, lui, s'aperçoit bien qu'il cause même des concessions incessantes qu'il provoque, le Front Populaire ne sert pas la cause du prolétariat que la S. D. N. celle de la paix.

Devant les attaques patronales de plus en plus cyniques, les travailleurs ont compris, depuis les journées si éducatives de juin 1936 quelle était la voie de la victoire.

Ceux qui ne s'occupaient de rien, les indécis, les « inorganisés » comprennent la nécessité de s'organiser.

Les vieux partis essayent de les attirer. D'autre part, ces mêmes partis, avec leurs formules étroites et partisans, éclatent sous la pression des événements actuels qui les dépassent et des luites victorieuses qui redonnent au prolétariat confiance en lui-même.

Une mesure qu'il prend confiance en lui-même, il doit perdre confiance en ses « chefs ».

Quiconque a un tant soit peu milité est obligé de constater les luites sournoises et sordides des cadres entre eux pour ramper toujours plus haut où s'y maintenir... l'émancipation réelle des travailleurs n'est plus qu'un de leurs soucis éloignés.

Dans les autres partis s'arrachant la même clientèle, on retrouve la même mentalité.

Chacun cherche à gagner le pouvoir pour lui seul en écartant et en discréditant les autres.

Si ce n'était que des querelles de chefs, ce ne serait rien. Mais, cela prend un aspect tragique quand, comme en Catalogne, le sang ouvrier coule sous des balles d'autres camarades et que l'écrasement du capitalisme est renvoyé aux calendes.

Eh bien ! non ! C'est assez ! La classe ouvrière n'est pas cliente électorale.

Peu à peu, cette idée se fait jour qu'un parti ne peut s'arroger le monopole de la défense du prolétariat.

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes !

Ils doivent s'unir sans épouser les polémiques intéressées des dirigeants.

L'intérêt des chefs, c'est de rester chef.

L'intérêt des travailleurs, c'est de se défendre.

Ce n'est pas le patriotisme ou l'esprit de parti qui apporte au prolétariat sa libération, mais l'esprit de classe qu'on lui fait oublier en arrosant les « grands manitous » ou lorsque ceux-ci, tel Napoléon, se couronnent eux-mêmes... allant chercher même, la bénédiction papale à la rescousse.

R. L.

LA VIE DE L'U.A.

A TOUS LES GROUPES DE L'U.A. A TOUS NOS CAMARADES

Le Comité d'Initiative de la Fédération Parisienne et la Commission Administrative réunis le samedi 4 décembre après avoir examiné le cas Saummann, informèrent tous les camarades qu'en aucune façon celui-ci ne peut parler, ni se revendiquer de l'Union anarchiste.

Les secrétaires de Groupes sont priés de ne mentionner dans les convocations, que le JOUR, L'HEURE, LE LIEU, et s'il y a lieu le sujet de la réunion.

COMMISSION ADMINISTRATIVE. REUNION 1^{re} et 11^e ARR. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, 24, rue de l'Arbre-Sec.

11^e et 14^e ARR. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, à l'Homme Armé, 44, rue des Archives.

Ve et VI^e ARR. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, 45, rue Montfard, à l'Eglantine.

IX^e ARR. — Tous les vendredis au Cadet, rue Cadet.

X^e et XII^e ARR. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, 6, rue Saint-Bernard.

XIII^e ARR. — Tous les mardis, à 20 h. 30, 23, rue Esquirol, au local. Permanence tous les dimanches au local habituel.

XIV^e ARR. — Tous les vendredis, au café Papillon, 135, rue de Vanves, à 21 h.

XV^e ARR. BOULOGNE-BILLANCOURT. — Tous les mardis à 20 h. 30, chez Cuvillier, 50, av. des Moulins, à Billancourt.

XVI^e ARR. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, rue des Batignolles, 14.

XVII^e ARR. — Tous les vendredis à 21 heures, aux Sans-Soucis, 100, rue Ordener.

XVIII^e ARR. CHAPPELLE-GOUTTE D'OR. — Tous les vendredis, à 21 h. au « Petit Trou », 83, rue de la Chapelle.

XIX^e ARR. — Tous les mardis, à 21 heures, salle Quellenec, 70, rue de Flandre.

XX^e ARR. — Tous les premiers et troisièmes vendredis de chaque mois, chez Lejeune, 67, rue de Ménilmontant (premier étage).

ANTONY-FRESNES. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, chez Camille, avenue d'Orléans.

ARVILLE. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, salle Joubert, 16, rue Viller.

AULNAY-SOUS-BOIS. — à 20 h. 30, baraque du Coiffeur, avenue de Monveville.

ASNIERES. — Tous les vendredis à 20 h. 30, 201, rue du Menil. Permanence du dimanche matin même adresse. Cours d'espéranto mardi soir, à 20 h. 30.

BAUXEUX. — Vendredi, à 20 h. 30, café, 18, rue de la Lisette.

BAGNOLET. — Exceptionnellement, réunion jeudi 6 janvier.

BLANC-MESNIL. — Tous les samedis, à 20 h. 30, salle Auguste, 41, avenue des Lilas.

BONDY. — Tous les 1^{er} et 3^e vendredis du mois, 1, rue de la Régale.

CHAMPIGNY. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, salle Ferné, 5, route de Villiers. Le « Libertaire » est en vente au local.

CHARENTON. — Jeudi 30 décembre, à 20 h. 30, chez Moineau, à Aitortville. Ordre du jour très important.

CHRYSLER-ROI. — Tous les dimanches matin, à 11 heures, au Café du Centre, chez Mavoisat.

CLAMART. — Le « Libertaire » est en vente au Café Goubert, 41, avenue du Bois-de-Boulogne.

OLIVY. — Tous les 1^{er} et 3^e vendredis de chaque mois, à 20 h. 30, salle de la S. I. A., salle municipale, 185, rue Henri-Barbuse.

COLOMBES. — Permanence au Groupe d'Etudes Sociales, av. de la République, à la Reine-Henriette. Tous les samedis après-midi.

COURBOVOIE-LA GARENNE. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, chez François, 7, avenue Marceau, Courbovoie.

ERMONY. — Tous les 1^{er} et 3^e lundis du mois, à 9 h., salle Lecocq, 86, rue du Gros-Noyer.

GROUPE INTERCOMMUNAL BANLIEUE. — Lundi 3^e janvier, à 20 h. 30, salle Lecocq, av. de Fontenay-sous-Fort.

GOUSAINVILLE. — Tous les premiers samedis de chaque mois, à 21 h., salle Emot.

ISSY-LES-MOULINEAUX. — Jeudi à 20 h. 30, à l'Arrière du Tour du monde, chez Jean-Jacques-Roussau, jeudi et vendredi soir, vente du « Lib » au métro Mairie d'Issy.

IVRY. — Tous les lundis au Lion d'Or, 24 av. de la République, à Ivry.

LA COURNEUVE. — Tous les mardis à 20 h. 30, 172, rue Râteau.

LEVALLOIS-PERRET. — Tous les jeudis à 20 h. 30, chez G. Chevalier, 8, place de la Gare.

L'HAY-LES-ROSES. — Permanence tous les dimanches matin, à 10 heures, Maison Commune, 19, rue de Villeneuve.

LIVRY-GARGAN. — Tous les premiers vendredis, à 20 h. 45, au siège, allée de la Gare.

RESERVE aux sympathisants le 3^e vendredi, à 20 h. 45, salle de réunion de la Mairie de Livry-Gargan.

MANTERMEIL. — Permanence tous les 2^e et 4^e vendredis du mois, à 20 h. 45, av. 153, avenue du Muguet.

NOISY-LE-SEC. — Tous les 2^e et 4^e vendredis de chaque mois, au café du Siècle, maison Pige, face à la mairie.

NOISY-LE-GRAND. — Pour le groupe, s'adresser à Force, chemin des Plottes.

PLAISIR. — Tous les 1^{er} et 3^e vendredis de chaque mois, local habituel.

PRE SAINT-GERVAIS. — Tous les mardis à 21 h. au local habituel.

PONTOISE. — Tous les jeudis, à 21 heures chez le Camarade Gargan, 8, place de la Gare.

PUTEAUX-NEUILLY. — Tous les vendredis, à 20 h. 30

Le patronat ne devient conciliant que lorsque la voix du prolétariat gronde.

LE PATRONAT ATTAQUE...

...Et le gouvernement se fait son complice

La grève Goodrich est terminée. Les ouvriers ont évacué l'usine. S'ils n'ont pas obtenu le résultat désiré, ils emportent des promesses dont ils sauront bientôt la valeur exacte.

En somme, dans tous les mouvements en cours, le patronat ne manœuvre pas trop mal. Grèves Goodrich, des transports, de l'alimentation, des Messageries, des Halles, la tactique de M. C.-J. Gignoux et de la C.G.P.F. ne varie pas et elle est la même chez tous les patrons.

Pas besoin de choisir, ils sont tous pareils. Patrons de l'alimentation et de la couture, de la métallurgie, des produits chimiques ou du bâtiment, refusent d'appliquer les arbitrages, renvoient leur personnel sans motif, ne veulent pas renouveler les contrats collectifs.

Et quand, à force de procédés inqualifiables ils ont réussi à acculer leurs ouvriers à la grève, ils se posent en victimes, s'élèvent contre les « occupations » illégales et demandent l'aide du gouvernement. Et cette aide, les patrons l'obtiennent à tout coup.

C'est tout naturel. Le Front Populaire — Parlement et Gouvernement — cherche à se faire pardonner son origine. C'est pourquoi le Parlement fait l'Union Nationale pour voter les crédits de guerre, pour voter contre les fonctionnaires. Il y a loin des promesses de mai 1936 aux actes de 1937.

Ils avaient, les ministres, les élus du Front Populaire, juré de travailler pour aider le peuple à se libérer. Ils le livrent aux puissances d'argent. Ils se font les complices des exploiters. Ils se font briseurs de grève.

Le Gouvernement de Front Populaire emploie

sa police contre les ouvriers. A France-Transport-Domicile, la police appelée par l'administrateur-délégué, et excitée par des chefs aussi zélés que brutaux expulsa violemment les grévistes à coup de poings et de matraques. Tout le personnel, et même les palefreniers furent jetés dehors. (Peuple du 26-12-37.)

Il en fut également ainsi chez Loradour, et dans de nombreux magasins et dépôts de l'alimentation. Il faillit en être ainsi chez Goodrich. Mais là, les travailleurs veillaient. Et un matin, avant l'aube, les gendarmes de chez Goodrich ont entendu un bruit de bottes. C'était la garde mobile qui venait (la police avec nous !) réveiller avec les grévistes.

Ceux-ci n'ont pas compris et ils ont actionné les sirènes. Pendant deux heures, le cri d'alarme a retenti, et bientôt, des milliers d'ouvriers se massaient autour de l'usine, prêts à soutenir leurs camarades en grève. Ils étaient d'autant plus résolus, qu'ils agissaient spontanément, sans avoir attendu les ordres de leurs dirigeants. Cela fut si bien senti, que dans la journée la « mobile » disparut.

Si, là, le mauvais coup fut manqué, il n'en fut pas de même partout. Les transports de marchandises sont en grève, les ministres du Front Populaire envoient les soldats et les camions de l'armée, pour prendre la place des grévistes. Les messageries sont en grève ! Qu'à cela ne tienne, les journaux seront transportés par la troupe !

M. Chautemps et ses ministres n'ont rien à envier à de quelconques Laval. Ils ont montré qu'aussi bien que n'importe qui, ils étaient capables de se mettre au service du mur d'argent.

La majorité de Front Populaire peut parler en toute occasion de son dévouement à la classe ouvrière. Elle a montré par ses votes qu'elle était capable aussi bien que n'importe quelle majorité de droite d'être du côté des oppresseurs de ceux qu'elle prétend défendre.

Il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi. Les ouvriers verront mieux que, quel que soit le gouvernement au pouvoir, il gouverne contre eux. Ils comprendront mieux, qu'ils n'ont rien à attendre de l'action parlementaire ou gouvernementale, mais qu'ils peuvent tout espérer de l'action directe. La victoire de la Nouveauté, l'échec de l'expulsion Goodrich sont là pour le prouver. Qu'importe le gouvernement au pouvoir, quand la classe ouvrière est forte. Quelle que soit la couleur de ce gouvernement, il mettra toujours sa police et ses camions au service du patronat. Et si le Front Populaire, a pu être un point de départ, sa mission a été tout de suite terminée. Elle l'a été du jour où le plus éminent de ses créateurs a déclaré : « Il faut savoir terminer une grève. » De ce jour, la classe ouvrière a été battue. Elle l'a été sans avoir profité de sa victoire, puisque encore maintenant les 40 heures ne sont pas appliquées partout. Il faut renverser la vapeur. Il faut savoir « commencer une grève » et savoir la continuer.

Et cela, sans s'occuper si l'intérêt national en souffre, si le patronat peut consentir à de nouveaux sacrifices. Les améliorations que la classe ouvrière veut voir apporter à son sort, ne peuvent être acquises qu'aux dépens du patronat. Elles ne le seront pas par des discussions, mais par la lutte.

CAM.

Le prolétariat répond

L'attaque patronale tendant à reprendre brutalement aux ouvriers les avantages conquis en juin 1936 se heurte à une vigoureuse riposte prolétarienne. Depuis longtemps, les ouvriers sentaient le patronat disposé à refuser, en bloc, les nouveaux contrats collectifs.

La lutte de classe se posait donc et se pose plus que jamais sous son aspect le plus net : Question de force entre la classe ouvrière d'une part et le patronat, aidé du Gouvernement qui en faisant intervenir les militaires, la police et les gardes mobiles, et par son attitude générale dans le conflit, se fait son complice.

Comme en juin 1936, les camionneurs, les ouvriers de l'alimentation, les gars de chez Goodrich et ceux qui se solidarisent avec eux, comprennent qu'ils ne peuvent compter que sur leur propre action. Les employés l'ont compris aussi et ont démontré que les prolétaires en faux-col peuvent, eux aussi, par la lutte révolutionnaire, tenir leur patronat en échec. Tout entière, la classe ouvrière est prête à la bataille. L'attitude des ouvriers de chez Goodrich devant la provocation gouvernementale est surtout significative.

Les flics et les mobiles arrivaient, jeudi, à 5 heures du matin. Un tiers des ouvriers occupait l'usine. Immédiatement, la sirène se met en action jusqu'à 7 h. 42. L'alarme est donnée. Dans la boîte, rien n'avait été dérangé, mais devant le danger d'évacuation (par tous les moyens appropriés), les portes sont bloquées, on sort les bidons de benzine, les voitures sont amenées dégonflées et en prise. Tous les 20 mètres, des barrières sont montées avec des plate-formes de gomme de 2 tonnes.

Pendant ce temps les ouvriers cherchent à rentrer et y parviennent. A huit heures tous sont dans l'usine. On compte 200 femmes à l'entrée. La presse a raconté comment les ouvriers des boîtes de la région s'étaient précipités à l'appel de la sirène de chez Goodrich.

La grève des camionneurs paralysant le trafic des denrées, affecte surtout le service des halles.

Pas moyen, pour le patronat, d'utiliser les jaunes. Le gouvernement a donc mis les militaires dans l'obligation d'accomplir cette triste besogne.

Les sous-officiers de service portent ostensiblement le pistolet sur le ventre. Devant la gare de Vaugirard, les flics sont massés de façon provocante.

Dans l'alimentation, outre les ouvriers, on voit les gérants des maisons à nombreuses succursales entrer dans le mouvement. (Le bobard de la grève impossible dans certaines corporations telles que les fonctionnaires, les employés, les gérants, etc., s'effondre donc devant les mouvements actuels.)

A l'usine de « la Bordelaise » (Maison Valette) les jaunes du Syndicat professionnel, aidés par des jaunes de l'extérieur ont continué à travailler. La police garde les portes pour empêcher toute « entrave à la liberté du travail ». Les camarades sentent la nécessité de passer à l'action directe mais les dirigeants syndicaux prêchent le calme et la dignité.

Un meeting est organisé par eux pour jeudi soir... sous le patronage du Comité du front populaire.

Il est sans doute tout indiqué d'encenser un gouvernement qui fait tout ce qui lui est possible pour briser le mouvement des travailleurs.

Maintenant le mouvement est parti. Il doit réussir. Il réussira si les ouvriers comprennent qu'à toute action antipatronale est liée une action antigouvernementale.

La nécessité où ils se trouvent de recommencer la lutte de juin 1936 pour conquérir des avantages déjà acquis à cette époque, le leur démontre clairement.

La valeur des méthodes d'action directe

Le Patronat de la Nouveauté, tenant compte des résultats des conflits ayant mis aux prises différentes industries avec leurs employeurs, avait, dès la discussion de la convention collective des employés de la Nouveauté, fait preuve d'un esprit de mauvaise volonté et sur des points importants tels : l'échelle mobile, le conseil de discipline (revendications acquies par les mouvements de juin 1936), le Patronat des grands magasins parisiens se refusait d'incorporer ces articles dans la future convention collective.

Nos camarades de la Fédération des Employés qui, sur la question des 5x8 avaient été obligés de s'incliner devant une foule de difficultés, ayant trouvé une certaine résistance de la part des pouvoirs publics, et d'autre part, la politique de l'assommoir de la semaine de 40 heures les avait sérieusement gênés.

Après maintes discussions, et à l'unanimité, l'ensemble des délégués donnait mandat au Bureau de tenir prêt l'ordre de grève avant le 15 décembre pour la défense de leur convention collective, si la situation le demandait.

Depuis cette réunion, nos camarades du Bureau des Employés avaient étudié un plan d'ac-

tion leur permettant de surprendre le patronat de la nouveauté et d'imposer dans les magasins, l'occupation malgré les forces de réaction.

Le mardi 14 décembre, les délégués se réunirent à 17 heures 30, les ordres de grève touchaient les employés responsables des grands magasins et les mesures (précaution et de sécurité) d'occupation étaient prises.

Ce fut une belle bataille, malgré les forces nombreuses de briseurs de grève appartenant aux Croix de Feu, P.P.F., P.S.F., etc., chefs de service ou inspecteurs. Nos camarades, par la spontanéité de la manœuvre d'occupation réussirent leur opération.

Tenant compte des difficultés que nous devions rencontrer dans cette action, notre Syndicat avait demandé à la Chambre Syndicale des Employés de prendre certaines précautions, par exemple : service d'ordre nombreux pour protéger nos camarades mécaniciens contre toutes les manœuvres des hommes de main du Patronat, puis surtout maximum d'éclairage, de façon à éviter toute évacuation provoquée par les fascistes contre les éléments syndicalistes, car les méthodes qui avaient leur valeur en juin 1936, ne pouvaient s'appliquer un an après, et les éléments fascistes étaient devenus à créer des incidents à l'intérieur des magasins : incendie, bagarres, etc., dont on aurait rendu responsables nos camarades, et la police se serait certainement associée aux briseurs de grève pour les rendre maîtres de la situation.

Devant tant d'enthousiasme et devant tant de combativité, le patronat capitula, et accepta, non sans rage, les conditions posées par l'arbitrage du Ministère du Travail, qui fut rendu par une reconduction de la convention collective jusqu'en octobre 1938.

Nos camarades employés ont, par cette action, défendu et gardé tous les avantages acquis, et notre Syndicat, en cette circonstance, eut la possibilité de garantir les avantages attachés à la signature de la convention collective de la Nouveauté, en décembre 1936.

Une fois de plus, toute la valeur de l'action directe est démontrée. On ne saurait oublier, en pareil cas, le sang-froid, l'habileté, la garantie et les conseils dont a su s'entourer le secrétaire général, le camarade Albert Gazier qui s'est à la hauteur de la tâche. Cette action a été une belle victoire, dans cette bataille où 50.000 employés se trouvaient engagés.

Il est bon de tirer tous les enseignements de ce mouvement pour les luttes à venir où nous aurons à nous battre à l'intérieur des entreprises contre les hommes de main du patronat, briseurs de grève, ou contre la police qui n'attend que des incidents pour faire évacuer officiellement les locaux occupés.

D'autre part, cette bataille doit être le prétexte d'une mobilisation de toutes les forces syndicales qui devront, demain, être capables d'engager une action d'ensemble afin d'imposer à tout le Patronat, moyennes et petites maisons, toutes les revendications pour ceux qui n'ont pas la possibilité de les imposer seuls parce que n'ayant que très peu d'ouvriers et employés.

Les employés, les ouvriers doivent plus que jamais renforcer leur organisation syndicale. Une active propagande doit être menée pour combattre toutes les organisations fascistes à l'intérieur des entreprises, et à l'extérieur également, les réunions du personnel doivent être organisées mensuellement; réunions des délégués chaque semaine.

Une solidarité effective et constante doit s'exercer chaque jour. Chaque camarade doit être véritablement un syndicat sous-jacent de la solidarité morale que lui confère la responsabilité qu'il détiend par la confiance de ses camarades. Mais aussi nos camarades employés ouvriers doivent apporter tout leur concours à leurs délégués, à leur syndicat qui est la véritable arme de libération matérielle et morale du monde du travail.

C'est seulement dans cette confiance réciproque, dans cette action permanente de tous les jours que nous travaillerons à réaliser les principes de notre C. G. T. : Bien-être et Liberté.

Le Syndicat Général des Industries Electriques,



LE CONGRES REGIONAL DE LA 9° REGION DU TEXTILE

C'est les 15 et 16 décembre que se tenait le congrès des Syndicats du Textile de la Loire, Haute-Loire, Rhône, Saône-et-Loire, Ain qui eut lieu à St-Etienne. Nous avons eu en ce congrès de grands discours de nos bons Franchon, Verdus, Shaubert et autres appointés; ce fut un débâlage de mots démagogiques.

Dans la salle l'atmosphère était travaillée; l'on voyait des métallurgistes 100 % et le personnel des tramways venir y assister, ainsi que d'autres n'ayant aucun mandat de leurs syndicats, et quelquefois n'appartenant pas à la branche textile. Le principal était l'organisation de diverses branches de l'industrie. Dans certaines commissions, où il n'y avait que des 100 %, le travail fut fait en peu de temps, puisqu'il n'y avait qu'à approuver, par contre, il y eut des accrochages comme chez les tisseurs où les syndicats de Saint-Etienne avaient leur mot à dire.

Dans la teinture des sous-entendus furent faits contre le syndicat des teinturiers de St-Etienne; des réponses furent faites et nous avons eu le plaisir de voir que des camarades ne sont pas indifférents au mode de travail de ce syndicat, d'anarchistes et alliés du patron, comme disent nos purs. Dans la commission de la teinture, nous avons pu glisser un de nos camarades, mais le lendemain sans la protestation de délégués, l'on nous réservait un coup de Jarnac, en voulant éliminer le délégué (comme par hasard, c'était celui de Saint-Etienne). Qu'est-il sorti de ce congrès ? Rien !

Un délégué.

CHEZ LES MARBIERS

Réponse à la « Voce degli Italiani »

La réponse tardive et réfléchie, à notre critique insérée dans le *Libertaire* du 10 courant, sur le journal *La voce degli Italiani* n'a pas donné les camarades marbriers.

Tardive et réfléchie car le but était peut-être de ne pas faire connaître aux marbriers une éventuelle et certaine riposte avant l'assemblée générale de fin d'année.

Le secrétaire Pileggi cherche maladroitement à se justifier sans y réussir, et reconnaît tout de même avoir été passer ses vacances en Italie, ce qui, soit dit en passant, signifie le contraire du boycottage du fascisme. Il ne tient toute évidence avoir fait allusion aux sanctions contre tous ceux qui ne participeraient pas aux réunions.

Or, nous avons cette feuille sous les yeux, signée Pileggi, secrétaire du Syndicat dans laquelle nous lisons exactement ceci :

« Le groupe a décidé qu'une liste sera présentée à l'assemblée générale, et que des sanctions seront prises contre tous les absents non justifiés ».

Il faut savoir qu'il n'existe aucun journal syndical en langue italienne. Or, renseignements pris, il existe depuis plusieurs années à la C.G.T. même un bureau avec un employé italien chargé de s'occuper exclusivement de la main-d'œuvre italienne, avec journal édité en langue italienne : *L'Operaio Italiano*, que nous recommandons à nos camarades italiens.

Ce journal qui au-dessus de tous les partis politiques (c'est bien pour ça que notre Syndicat n'est pas abonné) et sous la responsabilité de la C. G. T., a pour tâche principale la défense des ouvriers immigrés et la fraternisation avec les ouvriers français.

Nous confirmons au nouveau qu'à l'assemblée générale du mois dernier l'abonnement à la *Voce degli Italiani* a été approuvé par 5 voix contre 3, sur 400 présents et que le camarade Leclerc, vu le résultat, s'est exclamé : Approuvé quand même...

Pour terminer enfin, il reconnaît avoir fait distinction entre combattants espagnols, car par-

mi ceux-ci se trouvent des Trotskyistes et des éléments se livrant à des actes terroristes, etc.

Ce secrétaire feint d'ignorer que dans un syndicat peuvent faire partie les ouvriers d'idées diverses, Trotskyistes ou non. Maintenant, à propos des attentats terroristes en Espagne, nous demandons à Pileggi et consœurs, qui a assassiné le professeur Berneri, le camarade Barbieri, Martin, secrétaire des Jeunesses anarchistes de Barcelone, André Nin et beaucoup d'autres. Camarades marbriers, si nous voulons que notre syndicat soit fort et uni, pas de politique à sens unique.

Enfin je tiens à dire que ma critique n'est pas dirigée contre le Syndicat, mais uniquement contre les dirigeants, qui avec leur œuvre sectaire et partisane font beaucoup de mal à la classe ouvrière.

Un marbrier.

DANS LES INDIRECTES DE LA SEINE

Le 22 décembre la section de la Seine avait à procéder au renouvellement de sa commission exécutive.

Sur 700 adhérents environ il y eut 300 votants; il est vrai qu'un certain nombre de camarades ne purent voter n'ayant pu produire leur carte syndicale.

Ce qui ressort de cet état de fait c'est la défection dont souffre notre organisation, conséquence des recrudescences récentes du Cartel des Services publics et de la C. G. T.

Une liste d'opposition, liste syndicaliste « Luttes de classe » a recueilli une soixantaine de voix en moyenne. C'est un gros résultat car cette opposition n'est organisée que depuis trois mois environ. Elle a eu un fort coup à remonter, une infirmité stalinienne à combattre, influence qui date depuis longtemps déjà et que n'avait pu inquiéter jusqu'ici une mince opposition réformiste.

Il est d'ailleurs remarquable que le combat entre « orthodoxes » et réformistes était mené sous le signe de rancunes personnelles. Les syndicalistes « luttes de classe » repoussent de telles mœurs syndicales et s'étant battus le 22 décembre sur des idées ils ont eu la sympathie de l'assemblée générale.

Et ils ont confiance en l'avenir.

Lacarcé.

CHEZ LES PEINTRES

Les beautés de l'arbitrage

Depuis le 9 décembre les peintres de la publicité sont lock-outés pour avoir exigé l'application de la sentence Villetelle augmentant les salaires de 0 fr. 55 de l'heure, et qui est sans appel. Ils sont dans leur droit, mais les Pouvoirs Publics ne l'entendent pas ainsi. A la Maison Giraudy de Clichy, ils occupèrent les ateliers. Cela dura plus d'une semaine malgré plusieurs incursions du commissaire de police. Finalement la loi resta à l'autorité. Il fallut 200 flics et gardes mobiles pour expulser 60 ouvriers dont 30 femmes. La propriété sacrée sainte de Giraudy, fut respectée ainsi que la liberté du travail.

A la maison Passerieux, porte de la Chapelle, un jaune et le chef d'atelier veulent briser le mouvement. On envoie une vingtaine de flics pour faire circuler le plakat de grève. Le conflit peut s'étendre sans qu'une solution arrive, sinon la lassitude des ouvriers.

Il est vrai que les peintres de la publicité n'en sont pas à vanter les mérites du canon Schneider par les panneaux réclame et de ce fait ne jouent qu'un rôle de dernier plan dans l'économie nationale.

Le front populaire et son gouvernement prêtent plus d'attention aux réclamations des ouvrières ressortissant à la défense nationale qu'à celles des ouvriers du Bâtiment.

Mais le front populaire devrait pouvoir faire appliquer les lois sociales dont il prétend avoir doté la classe ouvrière. Pour le moment il n'y a aucun pouvoir établi assez fort pour obli-

ger le Patronat à appliquer une sentence arbitrale.

Lorsque des patrons de combat comme M. Giraudy veulent passer outre, ils ont l'assurance d'avoir les flics avec eux pour les soutenir dans l'illégalité.

Si les ouvriers n'ont pas encore compris que l'arbitrage était une duperie, que leur faut-il donc ? — Latour.

CHEZ LES PLOMBIERS

Fâcheuse coïncidence

Une coïncidence vraiment fâcheuse a complètement déformé le sens d'une protestation que nous avaient adressée un groupe de plombiers au sujet du camarade Vallat, victime de calomnies répandues contre lui dans son syndicat. Voici comment il s'est déformé :

Le camarade Vallat, ex-secrétaire des plombiers n'a pu être EXCLU comme certains tentent de le colporter. Il a démissionné lui-même, ayant été mis en minorité au conseil du bureau de la 11° Section locale, parce qu'il n'a pas voulu faire de politique à la Section.

Les luttes ouvrières

AUX FORGES CITROEN - MICHELIN DE FRONCLES

Un mouvement d'envergure vient de se produire dans ce vaste bagne industriel, dans les conditions suivantes : La Chambre Syndicale des Ouvriers Métallurgistes de Froncles, groupant 100 % des ouvriers à l'intérieur de l'organisation C.G.T.

Après audition du compte rendu de mandat de la Commission administrative concernant :

1° Le rajustement de salaires.
2° La discussion de la Convention Collective (révision).

Considérant : Que le patronat, malgré un an et demi d'essai de collaboration sincère de notre part, continue à considérer notre organisation comme inexistante.

Violation d'accords concernant le travail ; Brimades ; Sanctions injustes ; Embauche au bon plaisir ; Classement au bon plaisir ; Non-examen de questions importantes ou qui sont traitées en longueur.

Que le patronat refuse de régler ces différentes questions par l'établissement d'une convention loyale et complète :

L'offre dérisoire de 0 fr. 20 l'heure alors que le minimum nécessaire serait de un franc portant ainsi l'indemnité de cherté de vie actuelle à 1 fr. 75 (horaire).

Décide : 1° Pour marquer son mécontentement et donner à réfléchir à la Direction d'arrêter le travail une heure.

(L'arrêt ayant été effectif ce jour de 12 heures à 13 heures.)

Mais après pourparlers avec la direction, la discussion s'avéra vaine. Aussi, à 16 heures, l'unanimité de l'usine décidait de déclencher une grève perdue qui est adoptée par tous les services depuis 32 heures, la production est réduite de moitié.

Dans les immenses travées de ce bagne industriel, il est impossible de faire un pas sans voir une inscription : « Nos 20 sous. » « Nous voulons du pain pour nos femmes et nos enfants. » « Nous ne voulons pas crever de faim en travaillant. » « Nos 20 sous. ou la Révolution. »

Talons que pour essayer de diviser les ouvriers, la direction avait accordé le franc aux employés.

La grève perdue portera ses fruits et continuera jusqu'à ce que les métaux aient obtenu satisfaction entière.

Le Militant Syndicaliste.

AUX MESSAGERIES HACHETTE

Comment on brise un grève

Il appartenait au Gouvernement dit de Front populaire et aux organismes syndicaux inféodés aux policiers de nous faire revivre la honteuse expérience de Poincaré, gouverner avec et par la troupe. Cette fois-ci c'est fait, la troupe investit les services de départ, 400 voitures militaires ceinturent le trust Hachette de leur incessant défilé. Depuis une semaine les convoyeurs qui roulaient habituellement avec les chauffeurs en grève (leurs copains) dirigent les voitures militaires.

Ce qui est grave c'est que les bateleurs du parti communiste qui dirigent le syndicat n'ont annoncé aucun mouvement de protestation pour soutenir leurs camarades chauffeurs dont l'appui fit triompher la fameuse grève Hachette.

Ainsi donc la troupe que les Gouvernements réactionnaires n'utilisaient en temps de paix que pour tirer sur le peuple, vient dans leur établissement supplanter les ouvriers dans leur travail sans qu'une seule protestation s'élève.

Ainsi donc depuis une semaine l'*Humanité* ne rougit pas d'être transportée par la troupe. Qu'importe, la diffusion de la presse est assurée sous condition sans doute qu'aucun canard ne parle de l'incroyable état de choses créé en plein centre du papier et en plein cœur de Paris par le déploiement de la force armée.

Là-haut, au 3° étage du trust Hachette, dans les impeccables bureaux directeurs, l'avenir se marchande, le présent s'ordonne entre les meilleurs représentants de l'office technique et du Syndicat de la Presse, des délégués de la rue Lafayette ou de la place Beauvau.

En bas dans leurs salles de départ, les ouvriers assistent consternés au défilé des soldats, coiffés dans leur propre bar la place aux chauffeurs militaires ou regardent les chefs de services payer le soir les soldats.

Aucune initiative syndicale ne s'élève contre cet état de choses, mais chacun comprend peu à peu que les intérêts ouvriers seront trahis chaque fois que les délégués seront au service d'un parti qui n'a plus de révolutionnaire que le souvenir.